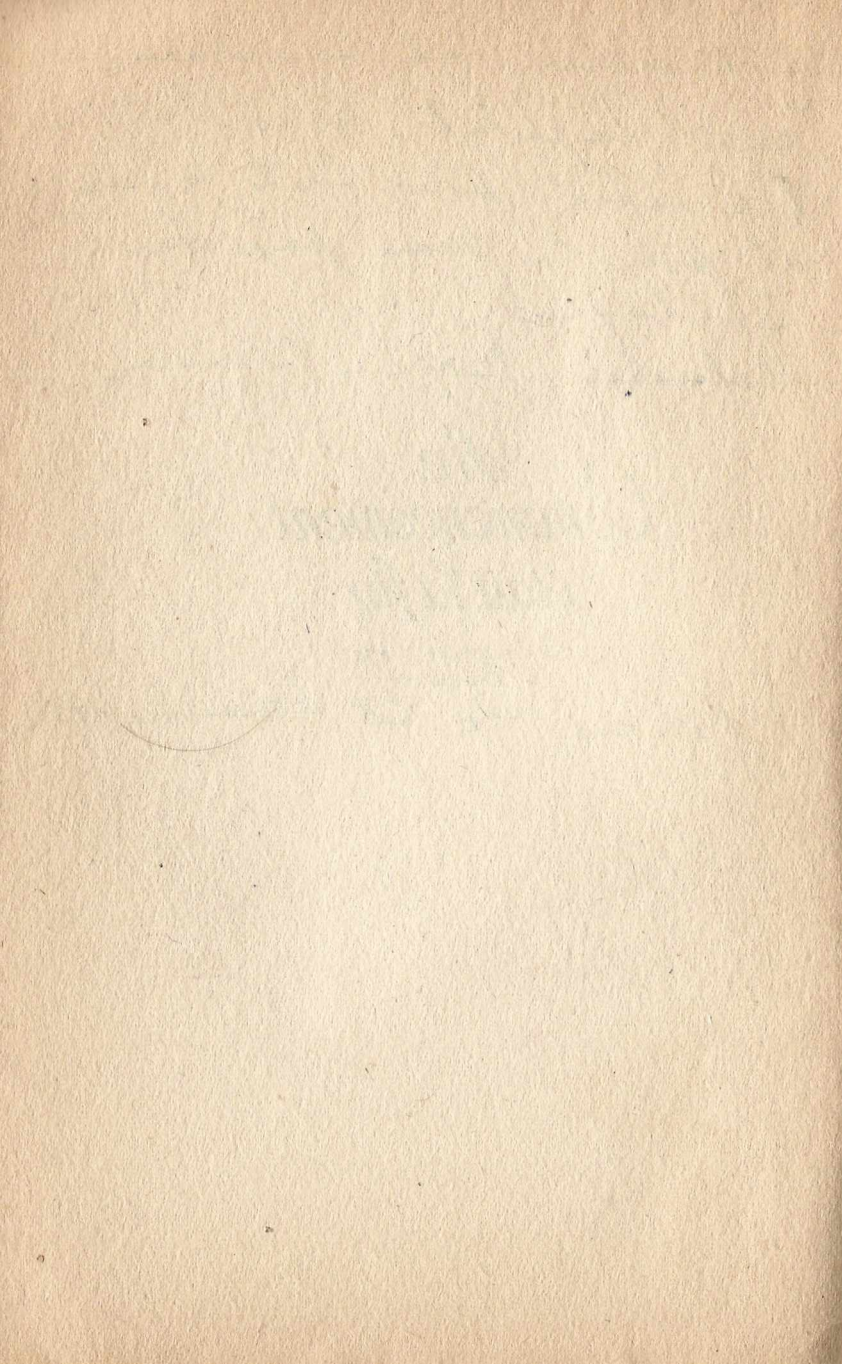


Au
Commencement
était la fin

La dictature rouge
à Bucarest

Par Adriana
Georgescu-Cosmovici

Hachette



*Adriana
Georgescu-Cosmovici*

*Au
Commencement
était la fin*

*La dictature rouge
à Bucarest*

TRADUIT DU ROUMAIN PAR
CLAUDE PASCAL

Hachette

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette 1951.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

PREMIÈRE PARTIE

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

I

C'EST en juillet 1943 — qu'un petit incident, apparemment sans grande importance, décida pourtant de toute ma vie.

J'avais alors vingt-trois ans et jusque-là ma vie avait sagement suivi son cours, dans le sens même que je voulais lui donner, que je croyais pouvoir lui donner.

Je voulais être avocate, et je venais de passer mes examens de licence.

Je voulais faire du sport et j'avais déjà pris part à plusieurs championnats nationaux de volley-ball et de ping-pong.

Je voulais être journaliste et, depuis une année, j'étais critique cinématographique au journal *Universul literar*.

J'étais aussi infirmière dans un hôpital militaire.

C'est donc en juillet 1943, le jour même de mes examens de licence, que tout a commencé.

Ce devait être un vendredi....



Je viens de connaître le résultat de mes examens. Mes camarades veulent fêter l'événement en m'emmenant dîner. Je refuse, je suis de garde à l'hôpital. Je me dégage du groupe et je dévale les escaliers. Je suis rattrapée par un camarade :

« Adriana, veux-tu me passer ton coupe-file. »

Je le lui tends. Mon coupe-file reste très rarement dans mon sac. Mes camarades de faculté sont beaucoup plus passionnés de cinéma que moi. Je n'y vais qu'une fois par semaine, pour pouvoir écrire ma chronique. Lorsqu'on travaille dans un hôpital, on voit trop de morts, trop de blessés. Et les films qui passent à Bucarest sont presque exclusivement allemands....



Service de nuit à l'hôpital. De garde dans la salle des moribonds. Dans tous les lits, les mêmes yeux fermés, les mêmes respirations haletantes, les mêmes lèvres gercées qui ne s'entrouvrent que pour demander de l'eau, toujours de l'eau.

A 1 heure, une autre infirmière vient me remplacer. Je dois me rendre à la salle d'opération.

Trois opérations. Le bruit sourd des avions parcourant le ciel au-dessus de cet hôpital noyé dans l'odeur de chloroforme ; le bruit métallique des instruments brillants que les assistants passent au chirurgien chef, le bruit retenu, haletant, des respirations dominant la nuit, qui passe difficilement.



A 6 heures du matin, nous reconduisons le chirurgien chef jusqu'à l'auto qui l'attend devant le perron. L'air frais de cette matinée blafarde me brûle les yeux.

Dans la salle de garde, un docteur m'aide à enlever ma

blouse, lorsque Gheorghe — un de mes camarades de rédaction — surgit dans la pièce :

« Je voudrais te parler tout de suite. »

A cette heure-ci ? Qu'a-t-il pu arriver pour que Gheorghe vienne à l'hôpital à cette heure-ci ?

« Tu peux parler devant le docteur, c'est un ami d'enfance.

— Prends ton sac et viens. J'ai à te parler personnellement. C'est secret. »

Je prends mon sac, et le suis. Avant de sortir, je dis au docteur :

« Je reviens tout de suite.

— Non, tu ne reviendras pas, me rétorque Gheorghe, une fois la porte fermée. On te cherche. La Sûreté. Ne prends pas cet air étonné. Les copains de la censure t'ont maintes fois avertie. Il fallait que tu te tiennes tranquille. Qu'avais-tu besoin de dire tant de mal des films allemands ? Le censeur n'a laissé passer de ton dernier article que sept lignes, tu comprends, sept lignes !

— J'ai écrit ce que je pensais.

— Résultat : la police est venue te chercher à la rédaction et chez toi. En ce moment même, il y a des agents qui t'attendent aux deux endroits. »

Il paraît vraiment effrayé. Je me sens faiblir.

« Je vais dire au revoir au docteur et à l'infirmière.

— Tu es folle ? Ils viendront te chercher ici aussi. Une auto nous attend en bas. Il faut filer tout de suite. J'ai toujours pensé que tu étais inconsciente. »

Je hausse les épaules.

« Où veux-tu que j'aille ?

— Nous allons te cacher, mais ce n'est pas le moment de discuter. Partons avant que la police ait eu le temps de venir ici aussi. »

Il me prend par la main, m'entraîne. Je lui dis encore :

« Crois-tu que ce soit tellement grave ? »

10 *AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN*

Gheorghe s'arrête et me réplique d'une voix furieuse :

« Écoute, il faut te décider. Veux-tu filer ou préfères-tu rendre une petite visite à la Gestapo ? »

L'idée de la Gestapo me fait frémir. Je suis Gheorghe en courant et ne discute plus. Une auto nous attend en bas. Nous filons à toute vitesse à travers la ville. L'aube est grise.

II

JE NE comprends pas ce qui se passe.
Je suis devenue brune, j'ai de faux papiers et j'habite Câmpulung.

Gheorghe n'a pas menti. Avant d'arriver à Câmpulung, j'ai failli à plusieurs reprises m'évanouir de peur. Moi qui avais horreur des romans policiers !...

J'habite une maison dans une ville que je ne connaissais pas. Une jolie et paisible petite ville de province. Une maison où je ne me suis pas sentie à l'aise. Au début du moins. Maintenant, j'y suis habituée. Je partage ma chambre avec une jeune fille de mon âge, une juive, Coca, qui se cache elle aussi. Dans une autre chambre, quatre garçons. Dans la salle à manger, les maîtres de maison, Sandou et Yanne. Sandou fait partie d'un réseau de résistance, et c'est lui qui organise notre travail. A partir de 8 heures du soir, la maison devient silencieuse. Nous écoutons les émissions de la B. B. C. et de la Voix de l'Amérique. Yanne prend les communiqués alliés en sténo. Nous les tirons ensuite à la ronéo.

Le front se rapproche chaque jour davantage. Dans les rues de Câmpulung des soldats nazis passent en désordre. Les quatre garçons distribuent, la nuit, les tracts que nous composons le jour.

C'est une drôle de vie. Ce n'est pas ainsi que je m'étais imaginé la résistance, l'existence des êtres traqués.

L'un des garçons, Tudor, a une auto. Une semaine après mon arrivée, Coca occupe dans cette auto une place bien déterminée auprès de lui. Tout le monde est joyeux. J'arrive difficilement à me mettre à leur diapa-

12 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

son. Yanne me reproche de prendre trop au sérieux le fait d'être recherchée par la police. Peut-être a-t-elle raison.

Mais, sans trop le montrer, j'ai très peur. Je ne me suis pas du tout habituée à la jeune fille brune que j'aperçois dans la glace et qui a mes traits. Aux faux papiers, au nom de Johanna Muller non plus. Je me répète cent fois par jour ce nom, qui devrait être le mien, et j'essaie ainsi de l'apprivoiser, de me le rendre familier. Je pense aussi très souvent à l'hôpital que j'ai dû quitter d'une manière aussi stupide. A-t-il été bombardé ?

Depuis quelques mois, Bucarest est bombardé presque chaque jour par l'aviation anglo-américaine.

Je n'ai pas la permission d'envoyer des lettres.



Mes camarades de réclusion trouvent que j'ai eu une attitude admirable en attaquant les nazis. Je leur répète inlassablement qu'il n'y avait là rien d'admirable. Je trouvais les films nazis, avec leurs mots d'ordre, leurs slogans, leur férocité raciale, odieux et je l'avais dit. C'était tout.

Sandou et les garçons me considèrent comme un élément politique précieux « pour demain ». Je sais qu'ils se trompent, mais c'est en vain que j'essaie de les en persuader. Je n'ai jamais fait de politique. Je sais simplement que j'ai horreur de la guerre, de ce cauchemar dans lequel nous nous débattons tous.



J'ai vingt-quatre ans le 23 juillet 1944. Mon premier anniversaire où personne ne me souhaite bonne fête. Un jour comme les autres, comme tous les autres depuis un an que j'habite cette maison. La même activité fébrile et un peu désordonnée. Les garçons ont trouvé

un camion allemand abandonné et plein de papier blanc. Nous composons deux fois plus de tracts que par le passé. Cette nuit, des avions américains passent au-dessus de Câmpulung, en se dirigeant vers Bucarest. Le seul fait marquant de la journée.



Les jours sont pareils, tous pareils. La ville est animée et fiévreuse. Le front se rapproche de nos frontières. Une espèce de paix inquiète m'habite, comme une surface d'eau régulièrement agitée par les vents. Prise par cette fatigue de l'attente, je n'arrive plus à me définir.



Nous ne faisons plus de promenades la nuit en auto. A cause du camouflage, nous éteignons toutes les lumières après 10 heures du soir. Nous nous couchons tôt, pour être réveillés à 4 heures du matin et écouter le communiqué. Tous les réveille-matin de la maison se mettent à sonner comme des fous à 4 heures moins le quart. Je me réveille chaque fois comme prise d'une angoisse.



Cette nuit du 23 août 1944, je me suis à peine assoupie lorsque des coups violents dans la porte me font sursauter. Sandou surgit en pyjama et hurle :

« L'armistice, les filles, l'armistice ! Vite à la radio ! Le roi parle ! »

Sandou fait des culbutes, toute la cour est éclairée. Il n'y a plus de camouflage ? Je ne dois pas rêver, puisque Sandou saute tout le temps et crie. Il touche à chaque fois la lampe accrochée au plafond qui se balance frénétiquement.

Nous nous précipitons et écoutons en nous tenant par les mains, silencieux, saisis. Seul Sandou vocifère :

14 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

« Admirable. Les Anglo-Américains sont devenus nos alliés. Nous nous battons contre les Allemands, aux côtés des Russes, vous verrez, nous serons libres. »

Nous nous embrassons, nous sommes tous pris d'une même joie frénétique. Nous chantons tous les hymnes à tue-tête : l'hymne national, *La Marseillaise*, *God save the King*, l'hymne américain. Nous voudrions être des démocrates parfaits, mais aucun de nous ne connaît *L'Internationale*.



Lorsque j'entre le lendemain dans la chambre où nous avons dansé et chanté toute la nuit, elle me paraît étrangement triste. Des verres vides et des bouteilles par terre. La lumière y pénètre en rayons de poussière tamisée à travers les rideaux épais. Les mégots dégagent une odeur âcre et renfermée.

J'ouvre toutes grandes les fenêtres et cherche une musique quelconque à la radio. N'importe laquelle, d'ailleurs, pourvu qu'elle éclate et rompe cet étrange maléfice.

Je sors dans la cour, appelant Coca et les autres pour m'aider à nettoyer. La première que je vois paraître, c'est Yanne, en chemise de nuit, qui pleure en balbutiant :

« Paris a été libéré. »

Yanne y a passé toute sa jeunesse. Je n'y ai jamais été, mais ma gorge se contracte, et la tristesse de tout à l'heure cède la place à une grande joie.

Je laisse Yanne abrutie de bonheur répéter tout le temps : « Paris a été libéré », et cours annoncer la nouvelle aux autres. Je trouve Coca devant la porte, discutant avec Tudor qui vient d'arriver. Ils gesticulent et s'agitent. Je crie de loin :

« Paris a été libéré !

— Je le sais, dit Tudor, mais nous nous en réjouissons

plus tard. Pour le moment, essaie de réveiller cette idiote qui ne veut rien comprendre.

— Pourquoi la réveiller ?

— Parce que vous devez partir à la campagne.

— Vous voulez vous marier à la campagne, dans un cadre idyllique ?

— Ne sois pas stupide. Les Russes arrivent !

— Pour une nouvelle, c'est une nouvelle. Mais nous la connaissions, figure-toi. Les Russes sont nos alliés. La guerre est finie. Et il y a l'armistice. Et il n'y a plus de camouflage, plus de bombardements. Voilà le communiqué complet. Tu vois que nous sommes au courant.

— Une autre imbécile ! Comprends, ma vieille, que les choses ne sont pas aussi simples que nous l'avions cru ! J'espère que nous ne nous serons pas réjouis en vain, mais, pour le moment, tout le monde part à la campagne. Les Russes passeront par Câmpulung. Habillez-vous vite et ne me demandez plus rien. Il faut partir, j'ai reçu l'ordre de vous embarquer tous. L'ordre, tu comprends ? »

Je le regarde plus attentivement. Il était parti à l'aube tout content, et maintenant son regard est changé. L'ordre ? Un autre départ ? Je ne comprends rien.

Il persiste pourtant en moi une espèce de lumière. Je ne peux rien analyser. Je sens pourtant que des jours et des nuits vont venir qui apporteront avec eux un vent de folie.



Une demi-heure plus tard, nous nous embarquons avec nos bagages dans l'auto de Tudor. Nous ne savons pas quelle direction nous allons prendre ; nous ne savons pas pour combien de temps nous partons, nous ne savons même pas si nous devons encore rire de cette aventure nouvelle et saugrenue.



Nous occupons, Yanne, Coca et moi, une chambre paisible dans une maison paysanne. La deuxième pièce de la maison est habitée par une vieille femme. Son fils unique se trouve « quelque part sur le front ». C'est un ami d'enfance de Sandou.

Nous n'avons pas encore compris ce que nous sommes venues chercher ici, bien que nous y soyons depuis trois jours. Nous ne nous parlons presque pas et regardons à travers les vitres ce paysage que nous connaissons déjà par cœur.

Les garçons font la navette entre Câmpulung et ce coin perdu de campagne. D'ailleurs, lorsqu'ils sont ici, nous ne les voyons presque pas. Notre maison ne possède pas d'installation électrique pour la radio, et ils vont écouter les communiqués à la mairie et nous apporter les nouvelles.



La quatrième nuit depuis que nous sommes là. Après tout ce qui vient de se passer, chaque nuit qui tombe apporte avec elle une atmosphère vaguement pathétique, due tout autant à l'obscurité qu'à notre imagination qui galope comme folle.

Un bruit sourd, puis une lumière à la porte du fond de la cour. Nous nous mettons debout. Je serre très fort la main de Yanne. Les Russes ? Silence. Des voix, c'est-à-dire une seule voix très basse : celle de Sandou. Les traits tirés dans la pénombre, il est presque irréel. Il vient de Câmpulung et nous dit la nouvelle très doucement, comme s'il avait peur que nous l'entendions.

« Les Allemands bombardent Bucarest depuis quatre jours. Ils ont eu pendant une journée entre les mains l'aérodrome de Baneasa ; maintenant, ils ont celui de Buzau et peuvent ainsi, en se relayant, bombarder Buca-

rest vingt heures sur vingt-quatre. Ils ont touché le palais royal, l'université, la gare du nord, des quartiers tout autour de Cismigiu, détruit le Théâtre national. Plus de dégâts qu'en cinq mois de bombardements américains! Les nôtres luttent contre eux tout autour de Bucarest, qui est encerclé. »

Tout d'un coup, je suis peuplée de visions : le Cismigiu, ma rue, mes rues; et la poussière s'étale sur tout ce qui a été. Yanne sanglote.

Et brusquement nous n'appartenons plus à cette pièce dans laquelle nous nous trouvons; nous partons tous, en imagination naturellement. Pour les autres départs, les réels, il nous faut attendre d'abord le passage des Russes.



Les bruits courant d'un village à l'autre sont plus rapides que les Russes, et nous entendons ainsi parler d'une espèce d'invasion de sauvages qui ne ressemble pas du tout à l'armée alliée et amie promise par les communiqués de la radio.

On parle de viols, de pillages en série. Peut-être que ce ne sont que des bruits!

Plus crédules que nous, les garçons ont enlevé le moteur de l'auto, cassé et détraqué quelques pièces par-ci, par-là, et l'ont fourrée dans une étable entre deux cochons et une vache. Nous les accablons d'injures. Nous prétendons que nous aurions mieux fait de prendre l'auto et de partir pour Bucarest. Nous provoquons ainsi leur hilarité. Ils nous racontent un autre bruit qui court, et selon lequel les Russes « violent » trois genres « d'objets » : les montres, les femmes et les autos.



Yanne s'est réveillée la première, ce matin-là. Elle nous crie de regarder par la fenêtre.

Lorsque les pas s'éloignent, l'étreinte des mains se desserre.

Nous entendons le premier mot russe : « *Davaï* ». Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

D'autres pas. La vieille fait semblant de calmer le chien qui aboie et en profite pour crier tout haut, à notre intention :

« Ne parlez pas. Ils ont cassé les glaces dans les chambres. Ils cherchent des femmes. Ils sont saouls. Tenez-vous tranquilles. »

Le chien aboie comme un forcené. Un coup de revolver. Auraient-ils tué le chien ?

« *Davaï*. » Nous entendons la vieille sangloter.



Combien de temps sommes-nous restées ainsi, à écouter le trot des chevaux, les coups de fusils isolés et les *davaï* en série ?

Nous sommes là, paralysées, inertes, inhibées par la peur, et nous n'arrivons plus à compter les minutes ou les heures qui passent.

La porte s'ouvre brusquement. Oubliant toute prudence, Coca pousse un cri qui ressemble à un râle. Dans le cadre de la porte, éclairés par une lampe de poche, Sandou et la vieille.

« Vous pouvez sortir. »

Nous nous mettons debout, maladroitement, et essayons de secouer la paille qui nous couvre. Près de Sandou, un homme en uniforme russe. Sandou rit d'une manière toute crispée.

« Ne faites pas ces figures d'enterrement. Votre hôtesse a réussi à nous téléphoner à Câmpulung. Je suis allé avec Tudor voir Sandor, vous savez bien, le communiste qu'il cachait chez lui depuis un mois. L'officier que vous voyez est un de ses amis, un Bessarabien. Nous lui

18 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

Des hommes presque couchés, aplatis sur de tout petits chevaux, les poussent au galop et, sous le cheval, dans une espèce de sous-selle improvisée, pendent des objets les plus hétéroclites : morceaux de tapis, rubans, robes et bouteilles. Quelques-uns fouettent leurs chevaux en hurlant.

Nous sommes presque amusées par le spectacle qui ressemble à s'y méprendre aux lithographies de nos livres d'histoire de la huitième : *Les Hordes d'Attila en route vers l'Europe*.

La voix de la vieille femme nous sort brusquement de cette contemplation inconsciente. Elle paraît vraiment effrayée.

« Où sont les garçons ?

— A Câmpulung. »

Son intervention nous rappelle que nous sommes en chemise de nuit.

« Habillez-vous tout de suite. On dirait une invasion de barbares. Je vais vous cacher. »

Trois minutes plus tard, nous sommes prêtes. Nous sortons dans la cour et nous dirigeons vers une fosse à glace, derrière la maison, près de l'étable. Après nous avoir fait entrer et avoir fermé la porte, la vieille s'y appuie un instant et dit à voix basse.

« Vous êtes entrées à temps, Dieu soit béni ! La porte grince. Ce ne doit pas être des gens de chez nous, le chien aboie. »

Nous nous installons sur les blocs de glace, et nous nous couvrons les unes les autres avec des bottes de paille. Nous ne devons pas parler. Nous sommes tellement gelées intérieurement que nous ne sentons même plus la température de ces chaises de glace.

Les pas dans la cour se rapprochent. Instinctivement, nous nous prenons par la main et formons une chaîne. Chaque main serre frénétiquement l'autre.

Lorsque les pas s'éloignent, l'étreinte des mains se desserre.

Nous entendons le premier mot russe : « *Davaï* ». Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

D'autres pas. La vieille fait semblant de calmer le chien qui aboie et en profite pour crier tout haut, à notre intention :

« Ne parlez pas. Ils ont cassé les glaces dans les chambres. Ils cherchent des femmes. Ils sont saouls. Tenez-vous tranquilles. »

Le chien aboie comme un forcené. Un coup de revolver. Auraient-ils tué le chien ?

« *Davaï*. » Nous entendons la vieille sangloter.



Combien de temps sommes-nous restées ainsi, à écouter le trot des chevaux, les coups de fusils isolés et les *davaï* en série ?

Nous sommes là, paralysées, inertes, inhibées par la peur, et nous n'arrivons plus à compter les minutes ou les heures qui passent.

La porte s'ouvre brusquement. Oubliant toute prudence, Coca pousse un cri qui ressemble à un râle. Dans le cadre de la porte, éclairés par une lampe de poche, Sandou et la vieille.

« Vous pouvez sortir. »

Nous nous mettons debout, maladroitement, et essayons de secouer la paille qui nous couvre. Près de Sandou, un homme en uniforme russe. Sandou rit d'une manière toute crispée.

« Ne faites pas ces figures d'enterrement. Votre hôtesse a réussi à nous téléphoner à Câmpulung. Je suis allé avec Tudor voir Sandor, vous savez bien, le communiste qu'il cachait chez lui depuis un mois. L'officier que vous voyez est un de ses amis, un Bessarabien. Nous lui

avons demandé de venir vous « sauver », et nous voici. »

La tête me tourne, et je m'appuie contre la porte. Je n'arrive pas à suivre Sandou dans ses explications tortueuses. L'important, c'est qu'il soit là et que l'officier russe « soit venu nous sauver ».

Sandou nous présente au « sauveur ». Le premier Russe qui ne dise pas « *davaï* ». Il parle roumain, avec un accent très prononcé. Des yeux bleus, froids, impersonnels. Il s'excuse à sa manière :

« Évidemment, il s'est passé des choses regrettables mais inévitables à toute armée d'occupation. »

Armée d'occupation ?

Nous suivons la vieille dans la maison pour prendre les bagages. Nous nous rendons compte que nous avons passé toute une journée et une partie de la nuit dans la fosse à glace. Il doit être 5 heures du matin, à en juger d'après la lumière blafarde qui nous pique les yeux.

Je me regarde dans les débris d'un miroir et j'aperçois mon visage, terriblement enflé. Je suis d'ailleurs secouée par un tremblement nerveux qui me fait claquer des dents. Je regarde Yanne et Coca, le régime à la glace ne semble pas leur avoir réussi mieux qu'à moi, leurs visages sont ronds et énormes. Celui de Coca a en outre une drôle de couleur verdâtre. Elle chancelle, et nous devons l'aider à monter dans le camion qui nous attend devant la porte. La vieille ne veut pas rester seule et nous accompagne à Câmpulung. En passant dans la cour, nous apercevons le chien affalé, abattu par la balle de tout à l'heure. Nous entraînons la vieille, qui s'est remise à sangloter, et nous embarquons.



Depuis une demi-heure, il bruine légèrement. Le camion n'a pas de toit, et la pluie pénètre, insidieuse, à travers nos vêtements légers. Sandou prend un mor-

ceau de tapis persan coupé en triangle qui gît lamentablement sur la capote du chauffeur et essaie de nous en couvrir. Le jour se lève lentement, ce matin, et nous sommes encore plongés dans la grisaille. Dans notre camion il y a, outre Coca, Yanne, Sandou et moi, deux soldats russes. Brusquement, Yanne se met à rire tellement fort que je crois à une attaque de nerfs. Elle me montre du doigt l'un des soldats qui contemple avec une satisfaction non dissimulée quatre bracelets-montres attachés à son poignet. Il regarde l'heure et a l'air de comparer les montres, un sourire ravi d'enfant sur les lèvres. L'autre soldat paraît plus triste ou plus vieux. D'ailleurs, il n'a qu'une montre-bracelet. Il se lève, se dirige vers Yanne et lui demande :

« *Papirosi ?* »

Le deuxième mot russe entendu depuis vingt-quatre heures. Sandou lui offre une cigarette, et je comprends ce que veut dire *papirosi*. Mais *davaï ?*

Nous rencontrons une autre colonne de soldats russes. Quelques chevaux chargés de toutes sortes d'objets et coiffés de taies d'oreiller ou couverts de tapis et, à côté d'eux, des soldats, manifestement saouls, chancellent et barrent la route en chantant à tue-tête.

Le camion doit s'arrêter. Notre officier en descend, enlève ses gants et se met à cravacher consciencieusement les ivrognes; puis il remonte, remet dignement ses gants en nous disant :

« Ils compromettent notre glorieuse Armée rouge. »

Nous repartons et filons assez vite en traversant des villages déserts. Les maisons aux portes entrouvertes, aux vitres cassées, paraissent hantées. Le jour s'est levé, mais il bruine toujours.



Je garde le lit depuis deux jours dans la même cham-

22 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

bre de Câmpulung. Le régime glacial ne m'a pas été favorable. Je grelotte, j'ai la fièvre, et mon visage ne dégonfle pas.

Coca sort très souvent avec l'officier russe, Tudor et Sandou. Yanne les accompagne quelquefois et, le soir, elles viennent partager ma chambre. Coca a décidé de s'inscrire à l'*Union des patriotes*, association pro-communiste. Yanne n'est pas d'accord avec elle, et elles se disputent jusque tard dans la nuit, avec des arguments enfantins.

Ce soir, la discussion s'échauffe, et je sens que je ne la supporte plus. Je me lève, mets un manteau sur mes épaules et sors dans la cour. Il faut que je parte au plus vite pour Bucarest, que je rentre dans ma vie, que je retrouve mes camarades, mes amis. Il est absolument nécessaire que je comprenne ce qui se passe autour de moi. J'en ai assez d'être ainsi balayée par les événements comme une feuille par le vent. La toile de fond actuelle de ma propre existence me paraît absurde; il faut que je remette de l'ordre dans ma pauvre tête qui éclate.



J'ai pris le train avec Coca et Tudor. Nous sommes entassés dans un wagon de troisième. Le train stationne des heures durant dans de petites gares pour laisser passer les convois militaires roumains qui se dirigent vers le front. Chaque train militaire est précédé d'un wagon portant l'étendard rouge, avec la faucille et le marteau. Sur les wagons, il est écrit à la craie : « Vive l'amitié roumano-soviétique. »

De toutes les nouvelles qui circulent d'un bout à l'autre de notre train, comme dans une salle de rédaction, j'en retiens deux :

La première : Radio-Moscou a annoncé il y a trois jours que « la glorieuse Armée rouge, à la suite de com-

bats héroïques, a libéré Câmpulung, chassé les Allemands et a été accueillie avec des fleurs par la population délirante ».

Or j'ai été à Câmpulung. Il n'y avait plus d'Allemands depuis longtemps, il n'y a pas eu de combats, et la population s'était cachée dans les maisons et en avait verrouillé soigneusement les portes. Il y a eu, il est vrai, quelques pillages et des viols. D'ailleurs, même maintenant, la « glorieuse Armée rouge » renouvelle chaque nuit les mêmes exploits.

Si toutes les nouvelles lancées par Radio-Moscou étaient aussi véridiques que celle-ci, que j'ai pu vérifier moi-même....

La seconde : à Iassy, capitale de la Moldavie, les soldats et les officiers roumains qui étaient venus au-devant des troupes russes pour établir la liaison, conformément aux ordres reçus, ont été désarmés par ces derniers, déclarés prisonniers et déportés en Russie.

Je n'ose pas croire que ce soit vrai ; je n'arrive pas à me persuader pourtant que c'est de l'ordre de la fantaisie pure.

Le train s'arrête à Chitila et, de là, nous devons atteindre Bucarest par nos propres moyens. Il nous reste à faire une dizaine de kilomètres. Nous trouvons une charrette qui se dirige vers la ville, et nous installons, Coca, Tudor et moi, entre des salades et des fruits, plus ou moins commodément. Nous apercevons dans les champs, à droite et à gauche de la route, des cadavres entrés en décomposition. Les uniformes sont encore intacts. Allemands et Roumains. Je ne vois pas de cadavres en uniforme russe. Auraient-ils « libéré » Bucarest comme Câmpulung ?

Nous passons par les faubourgs et les quartiers ouvriers, presque entièrement détruits. Une armoire est encore adossée au mur unique d'une maison qui n'a

24 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

plus d'étages. Quelques femmes, tenant des enfants par la main, fouillent dans le plâtre. Les fils télégraphiques et les pylônes forment d'étranges figures géométriques, comme dans une peinture surréaliste.

Je crois que je me suis mise à pleurer parce que Tudor me regarde d'une drôle de manière.

Il faut absolument que je comprenne ce qui se passe !

III

J'AI retrouvé Bucarest, ma maison, l'ombre de mon ancienne vie. Un peu de poussière couvre le tout. J'ai déchiré mes faux papiers, et le souvenir de ma fausse identité me quitte peu à peu.

Pendant quelques jours, je me plonge dans ce bonheur inespéré; j'arrange tout, je nettoie, je touche silencieusement, longuement chaque objet, je me refais une âme et un visage bien à moi.

Et puis, soudain, une étrange frénésie s'empare de moi qui me fait téléphoner à droite et à gauche pour essayer de renouer les fils, de joindre l'ancienne vie et la présente. Je ne trouve pas un ami, pas un camarade. Est-ce que personne ne serait encore rentré à Bucarest ? Au bout du cinquième jour de réclusion je me rends compte que mon porte-monnaie est vide. Il faut que je cherche du travail; je ne peux plus vivre, de toute manière, dans ce terrain vague et fluide, dénué de toute réalité, qu'est ma solitude actuelle.

Et comme, depuis deux nuits, les rues de Bucarest sont plus calmes et qu'on n'entend plus ni coups de fusil, ni cris, je me décide à me rendre à la rédaction de mon journal. Personne n'a répondu à mes appels téléphoniques, mais peut-être les fils sont-ils coupés.

Il doit être 9 heures du matin lorsque je franchis le seuil de ma porte, ce jour-là.

Je longe les rues aux maisons bombardées qu'éclaire le soleil d'automne, le même soleil qui se reflète sur les visages des hommes, appauvris par les bombardements ou les pillages, et qui ont l'air très seuls parmi ces ruines

qui demandent à être oubliées. Et ce même soleil éclaire encore les hommes vêtus d'uniformes étrangers : des Russes. Des hommes et des femmes soldats. Les femmes, aux visages ronds et aux cheveux clairs, ont des chaussures démodées aux talons hauts. Quelques-unes portent des décorations, et d'étranges jupons dépassent leurs costumes et pendent tristement. Ce sont des chemises de nuit en soie. Je m'arrête sur place, saisie : l'une d'elles porte un soutien-gorge par-dessus la blouse militaire. Mon cœur se serre brusquement, et j'oublie l'armée qui pille et vole pour n'apercevoir que ces femmes gauchement coquettes. J'essaie de m'imaginer leur vie, les vêtements qu'elles ont dû porter avant de revêtir l'uniforme. Peut-être n'ont-elles jamais rien eu d'autre qu'un uniforme. Je n'arrive pas à les distinguer, elles me paraissent interchangeables.

Je m'éloigne et je traverse le jardin du Cismigiu, dont l'automne semble déjà avoir pris possession. J'ai encore quelques pas à faire jusqu'à la rédaction, et mon cœur se met à battre assez fort.

Au premier étage de l'immeuble, je me heurte à quelqu'un qui se met à crier :

« Tu es toujours en vie ! »

Je reconnais Gheorghe en tenue d'officier.

« Ne grimpe pas là-haut. J'y ai été, il n'y a personne. Je ne sais pas si le journal peut encore paraître, tous ses rédacteurs sont mobilisés.

— Moi qui voulais y reprendre ma chronique.

— Tu veux travailler ?

— Oui.

— Viens avec moi au *Viitorul*.

— C'est un journal politique.

— Et puis ?

— Je n'ai jamais fait de politique.

— Et à Câmpulung, que diable faisais-tu ?

— Des tracts !

— Et cela, ce n'est pas de la politique, d'après toi ?

— Non ; la politique, c'est un mélange subtil de combines et de mensonges.

— C'est une vue assez limitée des choses. Viens quand même au *Viitorul*. Peut-être pourras-tu y tenir la chronique cinématographique, même dans un journal politique. Et, si tu n'y trouves pas de travail, tu verras la rédaction ; elle ressemble beaucoup à la nôtre ; tout le monde, directeur compris, est jeune et sait écrire.

— Bon, allons-y. Je suis, du reste, depuis quelque temps à la recherche de personnes bien informées, qui puissent m'expliquer la situation politique.

— Nous allons faire de notre mieux pour éclairer ton cerveau. »

Et nous partons, bras dessus, bras dessous, en riant.



Nous montons deux étages et pénétrons dans une petite pièce. Une seule table. Devant le cendrier rempli à ras bord de mégots, un monsieur écrit et ne nous prête pas la moindre attention, Gheorghe lui dit bonjour. Le monsieur continue à écrire et à fumer. Gheorghe me fait signe de m'asseoir et disparaît dans la pièce à côté. Je suis presque reconnaissante à Gheorghe de m'avoir laissée toute seule, et au monsieur important et silencieux d'écrire ainsi sans me regarder. J'ai retrouvé l'atmosphère de rédaction, et j'en suis émue. On ne peut expliquer cette atmosphère ; on la sent ou on ne la sent pas, c'est tout. Les papiers froissés qui gisent en boulettes par terre, l'air saturé de fumée, les mégots, l'homme qui écrit d'un air pressé, et je ne sais quoi encore qui confère au tout de l'unité, m'aident à me retrouver, plus que huit jours de solitude et de réflexion.

Gheorghe entrouvre la porte et me fait signe de le suivre. Je quitte le monsieur dévoré par le feu sacré, et je pénètre dans une pièce plus claire. Gheorghe me présente à deux jeunes gens qui sont en train de discuter. Le premier, qui porte des lunettes, m'offre une cigarette. Le second rapproche un fauteuil et me fait asseoir. Ils continuent leur discussion.

« Et tu sais bien que, le 28 août, Radio-Londres a fait un long commentaire sur l'article du chroniqueur militaire du *New York Times*.

— Baldwin ?

— Oui, Baldwin.... Il affirme que le Reich sera incapable de remplacer les trente divisions roumaines et ses propres unités perdues dans cette lutte. D'après lui, la volte-face de la Roumanie représente l'un des coups les plus décisifs portés au Reich.... »

Gheorghe intervient :

« Et dans l'émission de Radio-Moscou du 15 septembre on cite un commentaire du *Yorkshire Post* sur l'armistice conclu entre le gouvernement roumain et les gouvernements de la Grande-Bretagne, des États-Unis et de l'U. R. S. S. Ce commentaire affirme que l'armistice n'est inspiré par aucune idée de vengeance. Le gouvernement soviétique n'a qu'un seul souci : c'est la sécurité du territoire roumain.

— Le chroniqueur du *York Post* n'a pas assisté à l'entrée des troupes soviétiques à Bucarest. Dans la matinée du 31 août, il n'y avait plus, à Bucarest, que des prisonniers allemands. Et plus un seul soldat allemand en état de se battre ! Dans ces conditions, pourquoi donc Radio-Moscou a-t-elle annoncé le soir même que Bucarest avait été libéré ? Libéré de quoi ?

— Mais vous ne savez pas comment Câmpulung a été libéré ? J'y étais, et.... »

Gheorghe me jette un regard de travers, qui veut sans

doute dire : « Toi, tu es une idiote qui ne comprends rien à rien. Tiens-toi tranquille ! »

Je m'enfonce encore plus dans mon fauteuil, et je me tais. L'homme à type de pasteur protestant et à lunettes, reprend en élevant la voix :

« Je reconnais que nous sommes un pays vaincu, mais cela n'excuse pas le mensonge. Pourquoi Radio-Moscou annonce-t-elle avoir libéré des villes qui n'étaient nullement occupées ? Et voilà, j'ai là sous la main le compte rendu de l'émission de Radio-Londres du 25 septembre, contenant un article du *Manchester Guardian* signé de Sam Wattson. « On peut se rendre compte nettement, et « dès à présent, que la volte-face de la Roumanie aura « des répercussions extraordinaires dans tout le sud-est « de l'Europe. La position de la Bulgarie étant devenue « très précaire, le régime germanophile de Sofia s'est « écroulé en une seule nuit. »

J'ai repris du courage, et tous les regards courroucés de Gheorghe ne peuvent plus m'arrêter. J'interviens :

« Excusez-moi, je voudrais savoir de quelle manière s'est produit exactement le coup d'État du 23 août ? »

Le jeune homme à l'allure de pasteur m'explique d'un ton doctoral :

« Dès la constitution du bloc démocratique, le roi, Maniu et Bratiano ont engagé des conversations avec la Grande-Bretagne, les États-Unis, et Lucretiu Patrascanu de son côté, avec l'Union soviétique, en vue d'un armistice. En avril 1944, Molotov déclarait que « l'Union « soviétique n'a pas l'intention d'annexer des territoires « roumains, de changer quoi que ce soit à l'ordre social « existant ou de s'immiscer dans les affaires intérieures « de la Roumanie. Le gouvernement soviétique consi- « dère, par contre, qu'il est absolument nécessaire de « rétablir, en accord avec les Roumains, l'indépendance « roumaine et de la libérer du joug fasciste allemand. »

— Je connais la déclaration de Molotov. Moi aussi, j'écoute les émissions étrangères. Ce que je voudrais savoir, c'est *comment* s'est produit le coup d'État du 23 août. »

Ils ont l'air de me prendre un peu trop pour un enfant de chœur, ou une idiote vivant dans la lune. Le jeune « pasteur » reprend, un peu agacé :

« J'ai bien peur alors de ne vous apprendre rien de très neuf. Le 23 août, le roi a fait arrêter Antonesco. La garde du palais était très réduite, et Bucarest, occupé par les Allemands. Le nouveau gouvernement, formé par Sanatesco, a fait connaître à la légation du Reich et au commandant des troupes allemandes à Bucarest que notre pays désirait liquider par bonne entente ses rapports avec le Reich et que l'armée roumaine, prête à se défendre, n'entreprendrait rien de sa propre initiative. Le gouvernement roumain permettait aux troupes allemandes de se retirer de nos territoires. Le commandant des troupes allemandes a donné au roi des assurances formelles en ce sens : les troupes allemandes n'entreprendraient aucune action hostile à l'égard de nos troupes. Résultat : quelques heures plus tard, des unités allemandes ont attaqué et désarmé les unités roumaines et tiré sur la population. L'aviation allemande a bombardé la capitale, détruisant des quartiers entiers et visant surtout le palais royal. Le Reich s'est ainsi mis lui-même en état de guerre avec la Roumanie. Le roi a donc donné l'ordre aux unités roumaines de lutter contre les troupes allemandes qui se trouvaient sur notre territoire. Actuellement dix-neuf divisions roumaines sont engagées aux côtés des troupes soviétiques dans la lutte contre le Reich. Churchill a déclaré à la Chambre des Communes que l'armistice signé le 12 septembre à Moscou avait offert à la Roumanie des conditions très favorables. Voilà un résumé assez fidèle. C'est bien ce que vous vouliez ? »

Je n'ai pas le temps de lui répondre. Sur le seuil de la porte, un homme assez jeune, aux tempes grises, nous sourit.

« Vous n'avez pas encore fini de discuter ? Je vous trouve toujours en train de faire les mêmes commentaires autour du même problème. »

Gheorghe me présente au directeur du journal, Mihai Farcasanu, président des Jeunesses libérales. Je ne sais comment faire pour interrompre Gheorghe, qui lui explique l'histoire des tracts de Câmpulung et de mes « hauts faits de résistance ». C'est complètement stupide, et j'ai envie de me cacher dans quelque coin obscur. Mihai Farcasanu paraît très intéressé et dit avoir suivi mes chroniques cinématographiques :

« Elles devenaient d'ailleurs proprement illisibles », ajoute-t-il.

Gheorghe essaie de me défendre :

« Je le crois bien, la censure était passée par là.

— Eh bien, mademoiselle, si vous n'avez pas l'intention d'indisposer la censure de la commission alliée de contrôle....

— Alliée, c'est-à-dire russe, intervient Gheorghe.

— Alliée, c'est-à-dire russe, enchaîne en souriant Mihai Farcasanu, vous pourriez travailler chez nous.

— J'espère que les films soviétiques seront de meilleure qualité et que je n'aurai à indisposer personne, dis-je, enchantée d'avoir trouvé du travail.

— Je regrette, mais la critique cinématographique est déjà prise. J'ai besoin d'un reporter pour le ministère de l'Intérieur.

— Reporter ? Mais je ne sais pas prendre des photos !

— Vous n'aurez pas besoin de photographe qui que ce soit. Vous irez chercher les nouvelles à l'Intérieur et vous les rédigerez pour le journal. Pensez-y et passez demain me donner votre réponse. »

Et il me tend la main. Avant même que j'aie quitté la pièce, ils se sont remis à discuter de l'armistice.



Je marche dans la rue en ressassant ma désillusion, je ne me vois pas devenant reporter politique ! Je devrais donc me remettre à chercher du travail. J'arrive ainsi, tout à ma tristesse et à ma déception, sur la Calea Victoriei. Impossible de traverser, à cause d'un groupe de manifestants qui brandit des drapeaux rouges et scande en hurlant : « Vive l'Armée rouge ! Vive la démocratie ! Staline ! Staline ! Vive l'armée libératrice ! »

Un garçon, un étendard rouge à la main, me bouscule. Il hurle encore plus fort que les autres : « Vive l'Armée rouge. »

Après toutes ces discussions de la rédaction, j'éclate : « Vous n'avez plus trouvé de drapeaux roumains, non ? Nos soldats luttent sur le front aux côtés des soldats russes. C'est cela que vous appelez démocratie ?

— Camarade, attrape-la. Elle a insulté l'Armée rouge et la démocratie. Tu es arrêtée. Fasciste ! »

Je trouve la situation assez drôle, et je me mets à rire. Les gens s'arrêtent dans la rue et essaient de m'arracher des mains des « démocrates » qui m'ont saisie et m'entraînent en hurlant sans cesse : « Fasciste, fasciste ! » Et pendant qu'ils m'emmènent ainsi, j'essaie de couvrir leur voix.

« Je veux bien venir avec vous au poste de police, où le commissaire vous dira que vous n'avez pas le droit d'arrêter les gens sans mandat. »

Comme ils ne me répondent pas, je hausse encore le ton : « Voulez-vous me montrer vos papiers ? Non ? Alors vous les montrerez à la police.

— Quelle police, sale fasciste ? On t'emmène au « prétoire » russe, et on te fusille.

— Vous, vous avez lu trop de romans policiers.

— Nous, on ne lit pas de romans policiers ! C'est des livres décadents. Mais on t'emmène au « prétoire » russe, et on te fusille.

— Nous sommes en Roumanie. Je ne vois pas ce que votre prétoire russe vient faire là-dedans. »

Une voix dans la foule crie :

« Vous avez affaire à une équipe de choc communiste. Dès que vous verrez un agent, faites-le intervenir et calmer ces vauriens. Il est inutile de discuter avec eux. »

Je ne vois pas d'agents. Tout le long de notre passage, les gens s'arrêtent, saisis. Nous devons former un groupe assez pittoresque : moi échevelée, me débattant, et les quatre garçons qui m'entraînent, tout en brandissant les drapeaux rouges. Je commence à en avoir assez :

« Écoutez, je suis avocate et j'ai lu assez de textes de loi où il est dit qu'on ne peut pas arrêter quelqu'un sans mandat.

— Tu es fasciste.

— Comment le savez-vous ?

— Tu as dit que, ça, c'est pas de la démocratie.

— Oui, je l'ai dit et je le répète. Vous êtes parfaitement libres de manifester pour l'Armée rouge et pour Staline, mais, quant à moi, je trouve que vous pourriez manifester en même temps pour l'armée roumaine qui se bat aux côtés de l'Armée rouge. C'est mon opinion et j'ai le droit de l'exprimer, même si elle ne vous semble pas juste.

— Tu n'as pas le droit de nous parler sur ce ton !

— Je vous parle sur le ton que vous employez vous-même. Au lieu d'être sur le front, vous vous promenez en rangs désordonnés sur la Calea Victoriei en hurlant. Vous avez le droit d'aimer l'Armée rouge.

— Ah ! tu n'aimes pas l'Armée rouge, sale fasciste !

— Je n'ai pas dit que je n'aime pas l'Armée rouge. Mais....

— Camarade agitateur, ne la laisse plus parler. Elle est arrêtée !

— Dans sa déclaration, le gouvernement Sanatesco nous promet un régime démocratique, où les libertés publiques et les droits civiques seront respectés. Vous avez des représentants communistes dans le gouvernement Sanatesco !

— Oui, mais nous voulons en avoir plus encore.

— Attendez les élections.

— Jusqu'aux élections nous voulons un gouvernement entièrement communiste.

— Mais le parti communiste ne compte même pas mille membres dans toute la Roumanie ! Vous êtes nés en Roumanie ?

— Ah ! ah ! tu es raciste.

— Je ne suis pas raciste. Je pense seulement qu'avec de telles équipes de choc vous ne rendez service ni au parti communiste ni à l'amitié roumano-soviétique. C'est vous pourtant qui devriez nous démontrer que la Russie est vraiment notre amie.

— Bien sûr que c'est notre grande amie et alliée, puisque c'est son armée qui a libéré Bucarest.

— Passons outre à ce détail faux, mais si vous....

— Camarade agitateur, fais-la taire. Elle parlera au « prétoire » russe.

— Je ne comprends pas le russe.

— On te traduira la sentence. »

En hurlant à qui mieux mieux, nous sommes arrivés à la place de la Victoire, où j'aperçois enfin des agents. Je crie pour les appeler et fais des efforts pour me dégager.

Les agents sont intervenus. Je présente mes papiers, et un agent demande aux quatre agitateurs, qui se sont tus comme par miracle, de le faire également. Le groupe

ainsi renforcé se dirige vers le poste de police, pendant que mes quatre agitateurs protestent.

« Camarade agent, nous avons reçu l'ordre du responsable de la manifestation d'emmener cette fasciste au « prétoire » russe.

— Vous discuterez avec le commissaire. »

Je respire. Ils ont lâché mon bras, et je marche un peu en avant. Mes agitateurs n'ont pas l'air pressés d'arriver. Après nous avoir demandé d'écrire nos déclarations, le commissaire s'adresse aux quatre « camarades agitateurs de l'équipe de choc numéro 5 » :

« Je lis dans votre déclaration que mademoiselle est réactionnaire, fasciste et agente de l'impérialisme anglo-américain. Pourtant la Russie est l'alliée de ces deux pays ? »

Les « camarades » entonnent en chœur :

« Les Anglo-Américains sont impérialistes. »

Le commissaire n'a pas l'air de vouloir discuter, et nous demande de partir chacun chez nous. Je le prie de me faire accompagner jusqu'à la maison par un agent. L'équipe se remet à hurler :

« Tu peux te faire accompagner par tous les agents du monde. On te retrouvera, même si tu te fourrais dans un trou de serpent. Sale fasciste ! »

Le commissaire veut dresser un procès-verbal de menaces. Je refuse et quitte le poste.

Je suis arrivée chez moi vers 4 heures de l'après-midi, décidée à devenir reporter politique au *Viitorul*.

Le lendemain, je débute dans mon nouveau métier.

IV

DEPUIS que je partage mon temps entre le tribunal le ministère de l'Intérieur et la rédaction du journal, le gouvernement Sanatesco a été remanié et, le 6 décembre, le général Radesco est devenu président du Conseil.

L'équipe de l'Intérieur a changé elle aussi depuis que Radesco est ministre de l'Intérieur, et des quatre sous-secrétaires d'État, l'un, Dimitrie Nistor, est libéral, un autre, Teohari Georgesco, communiste.

Je vais à l'Intérieur une fois par jour chercher les nouvelles, et je me suis habituée à voir des ministres en chair et en os. Je vois aussi ce qui se passe à Bucarest, et c'est beaucoup moins drôle.

Les communistes font des manifestations presque chaque jour. Les membres des comités syndicaux ne sont pas choisis par vote secret, mais par vote à main levée. Dans les usines, les ouvriers ont protesté, demandant le vote secret. Les communistes ont alors fait venir, pour assister au vote à main levée, des agitateurs armés. Les ouvriers ne possèdent pas d'armes et, même s'ils en possédaient, ce serait inutile. Dans les rues, les patrouilles soviétiques passent et repassent. L'armée roumaine est sur le front. Le parti communiste, couvert par l'Armée rouge, peut donc agir à sa guise. Dès que les comités syndicaux ont été remaniés par ce procédé démocratique, la terreur entre en jeu. Les ouvriers qui ont trois absences aux manifestations sont limogés sans préavis. La Chambre du travail ajourne *sine die* toutes les plaintes et le droit de grève a été aboli, car « le pays est en état de guerre et

travaille pour l'armée ». « Travaille pour l'armée.... » Les ouvriers sont traînés plusieurs fois par semaine à diverses manifestations pour demander un autre gouvernement et la mort de la réaction. « Réaction » veut dire tout ce qui n'est pas communiste. Aux séances du conseil des ministres, les communistes du gouvernement nient la responsabilité de la création de cet « État dans l'État ». Et le poste de radio communiste *La Roumanie libre* demande chaque jour que soit « démocratisée » l'armée, cette même armée qui est citée dans les ordres du jour du maréchal Staline.



Depuis une semaine, les nouvelles que j'apporte au journal jettent la panique dans la rédaction. En Moldavie, province voisine de la Bessarabie, qui, elle, nous a été reprise par les Russes, sévissent le typhus et la famine. Les équipes de choc communistes profitent de cet état de choses pour faire du bon travail. Et pas seulement dans les usines, comme à Bucarest, mais même dans l'administration. Dans chaque chef-lieu de département, il y a un préfet légal et un préfet nommé par les communistes. Il y a donc deux préfets, et deux polices aussi. Les terres sont partagées par les soins de ces mêmes équipes de choc qui veulent réaliser la réforme agraire avant le retour des troupes roumaines sur le territoire national. La population locale, affamée, en proie au typhus, assiste, impuissante, à ce spectacle auquel, du reste, elle ne comprend pas grand-chose. Les méthodes sont en effet totalement nouvelles.

Dans une séance du conseil des ministres, les communistes ont été rendus responsables de l'anarchie régnant en Moldavie. Ce même conseil des ministres a décidé de l'envoi d'une commission ministérielle d'enquête sur le terrain afin d'y rétablir l'ordre. Les communistes, qui

n'avaient préparé qu'une seule réponse aux accusations qu'ils pressentaient : « Nous ne sommes pas responsables », n'ont pu lancer leur slogan et ont dû accepter cette solution avant d'avoir consulté le comité central du parti. Ils ont posé néanmoins deux conditions avant d'accepter de faire partie de la commission : qu'aucun journaliste n'accompagne la commission et qu'ils aient le temps nécessaire pour se faire faire des piqûres antityphiques.

Le mot d'ordre de cette séance du conseil des ministres a été : « Garder le secret absolu. »



Le secret absolu n'a pas été gardé et, le lendemain, le directeur du *Viitorul* cherche un journaliste volontaire pour la Moldavie. Un volontaire qui doit être, en principe, le secrétaire du ministre libéral qui fait partie de la commission et en fait l'envoyé spécial du journal.

Pourquoi *un* secrétaire et non pas *une* secrétaire ? Je me propose.



Trois jours plus tard, je me présente à 6 heures et demie du matin au sous-secrétaire d'État de l'Intérieur, Dimitrie Nistor, que je connais pour lui avoir pris une interview quelques jours auparavant.

Devant le ministère de l'Intérieur, vingt autos en file indienne. Y prennent place non seulement les représentants des partis au gouvernement « de large concentration démocratique », mais aussi des médecins, des ingénieurs agronomes, des techniciens qui doivent rétablir un « ordre démocratique » en Moldavie. Je remets mes bagages au chauffeur et m'introduis dans l'auto du ministre libéral, à côté du sous-secrétaire de l'Armée de terre, le général Puiu Petresco et d'un sous-secrétaire

d'État socialiste, qui paraît très préoccupé par l'organisation des cadres de son parti en Moldavie. Il fait très froid — nous sommes en plein mois de décembre — et nous nous couvrons tant que nous pouvons. D. Nistor m'explique la situation en détail pendant que nous passons par des villages en ruine et des plaines glacées. Le voyage me semble interminable.



Relais à Focsani, le premier chef-lieu de département où nous devons « rétablir l'ordre ». Le discours officiel est prononcé par le préfet légal. Le préfet communiste demeure invisible. Dimitrie Nistor répond en apportant le message du gouvernement. Puisque les élections départementales ne sont guère possibles pour le moment, deux membres de chaque parti représenté dans le gouvernement sont invités à discuter avec les hôtes de Bucarest. La commission est installée derrière une grande table; devant la table, dix chaises bien alignées attendent leurs occupants : deux représentants de chaque parti : national-paysan, libéral, communiste, socialiste, Front des laboureurs.

Cependant, à la dernière minute, des citoyens, tenant leurs chaises à la main, font leur apparition. Ils se présentent eux-mêmes, essayant de couvrir de leurs voix le brouhaha général qui s'est emparé de la salle à leur arrivée :

Deux représentants des Jeunesses communistes ;

Deux femmes antifascistes ;

Deux représentants de la Confédération générale du travail ;

Deux représentants de l'Union des patriotes.

Je commence à comprendre : comme les Roumains manifestaient vraiment trop peu de sympathie au P. C., des formations du « type champignon » ont été

40 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

créées du jour au lendemain, portant des noms neutres et destinées à attirer les naïfs. Lorsqu'il a été découvert que des organisations étaient destinées à camoufler le P. C., ceux qui ont donné leur démission ont été arrêtés par les équipes de choc. Avis aux amateurs!...

Maintenant, les représentants de ces nouveaux partis sont installés devant la commission.

La commission — sauf naturellement les communistes — proteste, invoquant l'illégalité des partis du « type champignon » qui ne sont pas représentés dans le gouvernement.

Emil Bodnaras, le représentant du P. C. dans la commission, se met alors à crier et à nous tenir un discours dans ce genre :

« Au nom du parti communiste... ta ta ta... la réaction bourgeoise-terrienne... ta ta ta.... Vive l'Armée rouge... ta ta ta.... Vive son glorieux chef, le maréchal Staline... ta ta ta.... Au nom du comité central du parti communiste, je propose X comme préfet et Y comme maire. »

Scandale. Les communistes scandent : « Staline, Staline », et dans la rue nous entendons les pas des patrouilles russes, chargées de veiller... au bien-être de la commission.

Je suis assise un peu à l'écart et je prends des notes. Je sens une présence derrière mon dos. Quelqu'un se penche pour voir ce que j'écris. Je tourne la tête. Une jeune femme aux yeux verts et à l'air tranquille. Et comme je la regarde, étonnée :

« Je suis Ana Toma, la secrétaire du camarade Bodnaras. Et vous ?

— La secrétaire de Dimitrie Nistor. Vous pourriez peut-être m'expliquer pourquoi M. Bodnaras et son collègue du parti, M. Vladesco-Racoasa, ont disparu juste quelques minutes avant le début de la séance et pourquoi leur retour a été suivi de l'apparition de tous ces

hommes tenant leurs chaises à la main ? Ne pensez-vous pas qu'en agissant ainsi M. Bodnaras cherche à influencer la commission et que cette commission s'est déplacée inutilement jusqu'ici ?

— Le camarade Bodnaras est totalement libre de prendre contact avec les représentants du parti.

— Vous savez bien que les autres délégués ne le font pas. »

Ana Toma ne me répond pas. Elle s'assied non loin de moi et se met à prendre des notes.

Mes notes seront transformées en reportages que je téléphonerai à Bucarest et qui paraîtront dans le *Viitorul*.

Les notes d'Ana Toma seront discutées, transformées par le comité central et envoyées à Moscou.

Question de nuance.



Second relais : Botosani. Même scène. Pendant les discussions, nous n'arrivons à tirer des communistes que les éternels slogans que nous connaissons maintenant par cœur. Au déjeuner, afin d'établir une atmosphère de détente et de collaboration, nous ne discutons pas. D'ailleurs, j'arrivais toujours au moment du dessert. Je venais du bureau de poste d'où j'avais téléphoné mon reportage. J'indiquais toujours en fin de liste les préfets et les maires élus. Ils étaient immanquablement F. N. D. (Front national démocratique, c'est-à-dire communiste.)

A l'autre bout du fil, mon camarade de rédaction s'étonnait :

« Pourquoi tous les votes vont-ils toujours au F. N. D. ?

— C'est simple. Écoute. Les communistes ne veulent pas admettre de vote secret. Seul le vote à main levée semble leur agréer. Et même avec le vote secret, les intrus

42 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

invités par Bodnaras, qui arrivent en tenant leurs chaises à la main, forment une majorité accablante.

— Et les autres ministres sommeillent ? Pourquoi ne protestent-ils pas ? Pourquoi ne reviennent-ils pas à Bucarest et continuent-ils ce voyage inutile ?

— Parce que, de toute manière, l'élection des maires et des préfets doit être ratifiée par le conseil des ministres. Je suppose que la grande discussion aura lieu devant le conseil, au retour. Le seul résultat positif pourrait être une profonde connaissance des méthodes de travail du P. C. Quant à l'enquête sanitaire....

— La Croix-Rouge a envoyé des médicaments....

— Les trains et les camions sanitaires passent devant une douane communiste. Les communistes font du marché noir avec les médicaments ainsi obtenus. Une grande partie des camions sont réquisitionnés et dirigés vers Reni et la Russie.

— Bien joué, ma parole. Quelle tête fait Bodnaras ?

— Toujours sombre. Sa discussion préférée : « Comment je me suis évadé de la prison d'Aiud. » Ne dit rien de ses séjours à Moscou. Hurle avec conviction les mots d'ordre du parti. Porte un très réactionnaire costume de golf. Allure plutôt teutonique que russe.

— Résultat général ?

— Nul. Si les Russes ne s'étaient pas opposés aux élections départementales en prétextant l'état de guerre.... »



La scène continue à se jouer dans chaque département, identique jusqu'à l'écœurement : devant la commission, les représentants des partis démocratiques expriment leur point de vue sur la réorganisation du département, indiquant en général des personnes plutôt neutres, mais préparées en ce sens. Les communistes et leurs adeptes

récitent une leçon apprise par cœur, dont Staline et la glorieuse Armée rouge forment les leitmotive. De véritables perroquets.



Iassy : capitale de la Moldavie. Bodnaras propose pour le poste de préfet M. Alexiuc. M. Rautu, national-paysan, se lève effrayé.

« Mais voyons, monsieur Bodnaras, nous ne pouvons plus continuer ainsi. Il nous est impossible de nommer à Iassy, berceau de toute la culture roumaine, un préfet n'ayant que quatre classes élémentaires et étranger au département. C'est contraire à toutes nos lois !

— Vous voulez dire aux lois réactionnaires ? »

Tout le monde se met à hurler. Et tout d'un coup, par le plus pur des hasards, des balles brisent les fenêtres et vont se loger dans les murs. On tire sur nous. Il n'y a pas de blessés. La séance est néanmoins suspendue sans qu'aucun accord soit intervenu.

Je m'apprête à *sortir* pour téléphoner mon reportage lorsque le chauffeur fait irruption dans la salle et me jette d'un air désespéré :

« Mademoiselle, lorsque ces canailles ont tiré, j'ai pris la fuite. Ils en ont profité pour dévaliser l'auto et prendre votre valise et votre manteau. Je les ai vus, j'ai voulu leur courir après, mais ils ont tiré dans ma direction. »

Je regrette surtout mon « journal de bord » avec mes impressions de Moldavie, qui devait me servir pour les conclusions des articles. Le manteau, la valise.... Tant pis. Les risques du métier d'envoyé spécial.



Je suis restée en blouse. Ana Toma me prête un chandail rouge et une canadienne.

Ana Toma est une bonne camarade. C'est une com-

muniste convaincue; elle a passé deux mois en prison, a souffert pour sa foi, ce doit être pour cela qu'elle m'intimide un peu. A condition d'éviter les discussions politiques, nous arrivons à nous entendre assez bien. Mais ce n'est guère possible d'éviter toujours les discussions politiques.

Le soir, après la scène de Iassy, nous partageons la même chambre. Malgré la fatigue — depuis le départ de Bucarest nous n'avons pas dormi plus de quatre heures par nuit —, nous n'arrivons pas à trouver le sommeil. Inévitablement, nous nous mettons à discuter. J'essaie de lui expliquer qu'en persévérant dans cette voie le P. C. risque de n'avoir aucun député dans le futur parlement. Dès la fin de la guerre, il y aura des élections libres et alors.... Ana Toma se fâche :

« C'est idiot de ta part. Tu es pauvre, tu vis de ton travail, je ne vois pas ce que tu vas chercher dans un parti capitaliste.

— Le parti libéral a fait en Roumanie les premières réformes agraires et sociales.

— C'est idiot, vois-tu. Tu n'as pas d'avenir chez les libéraux. Notre parti a besoin d'éléments jeunes, énergiques. Inscris-toi chez nous.

— Écoute, nous n'allons pas reprendre une discussion que nous connaissons toutes les deux par cœur. » Et en riant : « Et puis, tu sais bien que j'ai horreur des mots d'ordre. »

Il y a un silence. Cinq minutes plus tard, elle veut reprendre la conversation, mais je fais semblant de dormir.



Le lendemain, en revenant du téléphone, je trouve toute la commission très agitée. Emil Bodnaras crie plus fort que tous les autres :

« Qui est l'envoyé spécial du *Viitorul* ? »

— Moi.

— Je ne me serais pas attendu à cela de votre part. Je pensais que vous étiez quelqu'un de loyal. Dans la *Scân-teia*, il n'y a pas une seule note, une seule ligne sur cette mission qui nous a été confiée par le gouvernement. »

D'entendre Emil Bodnaras me parler de loyauté me met en joie.

« C'est vous qui me parlez de loyauté, vous qui faites venir tous les partisans que vous avez achetés la veille pour obtenir la majorité des voix, vous qui nommez des préfets inconnus dont le comité central vous a fourni par avance la liste. Vous vous mettez en colère parce que j'ose faire mon métier de journaliste. Votre camarade de parti, M. Lucretiu Patrascanu, ministre de la Justice, a déclaré dans le décret d'amnistie que les libertés publiques ont été rétablies à partir du 23 août. La liberté de la presse figure parmi elles. Je ne vois donc pas ce qu'il y a de choquant à ce que je raconte dans mon journal ce qui se passe ici. »

Je crois que je suis arrivée à le faire sortir totalement de ses gonds.

« Vous avez choisi la plus mauvaise voie possible. Vous êtes jeune, énergique, et vous perdez votre temps avec ces pourris des « Jeunesses libérales ». Je ne vous croyais pas aussi réactionnaire. Prenez garde, vous finirez très mal. »

Je continue à rire. « Vous finirez très mal », dans la bouche d'Emil Bodnaras, ne m'effraie pas. Il est communiste. Et puis ? La guerre va finir, les Russes quitteront le pays et, sans leur soutien, les communistes sont assurés de n'obtenir pas même une voix sur mille aux élections. Leur attitude de ces derniers mois, les faits qui se passent sous nos yeux sont la meilleure propagande anti-communiste du monde. Emil Bodnaras peut bien crier.

Il me fait simplement rire. Le tout est de tenir le coup jusqu'au départ des troupes russes. Après, tout ce cauchemar prendra fin en une seule nuit.

Braila. Dernière escale avant le retour. Ana Toma m'invite à l'accompagner à un arbre de Noël organisé par le parti. Elle ne désespère pas de me convertir. Je suis exténuée par toutes ces discussions stériles. Nous parlons toutes les deux des langues tellement différentes que la conversation n'est plus un dialogue, mais seulement deux monologues, séparés, nets, définis comme d'irré-médiabiles lignes parallèles. Nous ne nous rencontrerons jamais. Je refuse de l'accompagner. Elle paraît étonnée. Je lui dis que j'ai le cafard, que cette épidémie de typhus me déprime, qu'il faudrait prendre des mesures urgentes pour enrayer l'épidémie, au lieu de discuter interminablement. Imperturbable, elle me répond que le typhus a été apporté en Moldavie par les fascistes et la réaction. Elle me regarde de ce même visage impassible avec lequel elle écoutait hier les rapports des médecins désespérés : dans chaque département, il y a au moins dix mille cas de typhus, et la famine est tellement grande que les paysans font du pain avec de l'écorce d'arbre. Je lui répète les faits et, au lieu de me répondre, elle se met à me parler d'Ana Pauker. C'est sa meilleure amie. Non, non pas son amie, son ange gardien. Généreuse, sans ambitions, elle n'est pas entrée dans le gouvernement parce qu'elle préférerait travailler dans l'ombre au bien du peuple roumain. A entendre parler Ana Toma, jecrois avoir devant mes yeux l'image d'un apôtre capable de marcher pieds nus et en haillons pour venir au-devant du peuple roumain et se sacrifier pour lui. Je hausse les épaules. Je suis trop fatiguée pour répondre. Je laisse partir Ana Toma et me mets à rédiger les conclusions de mon voyage pour le journal. On frappe à la porte. J'ai peur qu'Ana Toma ne revienne m'endoctriner. Non, ce

sont des gosses avec une grande étoile en papier peint représentant la crèche, qui s'installent au milieu de la pièce et se mettent à chanter des airs naïfs pour annoncer la naissance du Christ. Je crois que je me suis mise à pleurer parce qu'ils se sont arrêtés de chanter et me regardent, interdits. Je leur donne des pommes et des biscuits, et ils s'en vont.

Dehors, il neige. J'allume une cigarette et je me remets à écrire fiévreusement.



Retour à Bucarest. Mes camarades du journal me portent en triomphe à travers la rédaction. C'est un succès. *Viitorul* a été le seul journal informé de la situation en Moldavie. Mihai Farcasanu vient lui-même me donner solennellement l'accolade. Je me sens devenir un grand personnage, mais je n'arrive pas à me mettre à leur diapason et à rire comme il le faudrait. J'entends encore résonner la phrase d'un communiste qui, me prenant pour une des leurs, m'avait allégrement offert de me montrer la préfecture de Braila.

« Sois la bienvenue, camarade, m'avait-il dit.

— Je te remercie, camarade, lui avais-je répondu, entrant dans le jeu. Comment vont les affaires ?

— Ça va comme sur des roulettes. L'Armée rouge nous donne un tel coup de main !... »

J'AI repris mes courses quotidiennes de l'Intérieur à la rédaction et de la rédaction à l'Intérieur. Je porte une canadienne et il continue à geler. Mais je n'ai vraiment pas les moyens de m'offrir un manteau. Je cherche à y remédier en m'affublant de plusieurs chandails de couleurs différentes.

C'est dans cette tenue plutôt fantaisiste que je me présente, trois jours après mon retour, au directeur de cabinet de l'Intérieur. Il me reçoit en souriant, ce qui est plutôt rare. Il vient me serrer la main et me féliciter de mes exploits en Moldavie. Lucretiu Patrascanu est présent et me regarde un peu de travers. Le directeur de cabinet me dit :

« Je vais vous présenter au général Radesco. »

J'avais bien senti que j'étais montée en grade, mais pas à ce point.

« Vous croyez que le général m'accorderait une interview ?

— Vous le verrez bien. Prenez place.

— Mais vous m'aviez dit, il y a un mois, que les audiences devaient être fixées quelques semaines à l'avance.

— Nous ferons une exception pour vous. »

Cela commence à paraître vraiment trop réel. Je balbutie :

« Vous ne pourriez pas me fixer un rendez-vous pour demain ? Comment voulez-vous que je me présente au général avec des chaussettes trois-quarts ?

— Voulez-vous, oui ou non, lui prendre une inter-

view ? Je vous avertis : ne l'appellez pas « Excellence ». Il ne le supporte pas. Dites-lui « général. »

Le général Radesco n'accorde jamais d'interview. C'est une occasion inespérée. J'insiste cependant.

« Fixez-moi une heure d'audience pour demain ; je réfléchirai aux questions que je dois lui poser. »

Mais le directeur de cabinet ne m'écoute déjà plus. Il presse sur un bouton, sonne. Lucretiu Patrascanu regarde l'heure et sort en disant qu'il reviendra dans une demi-heure. Le directeur de cabinet disparaît lui aussi dans la pièce à côté. Je demeure seule dans le bureau, où deux téléphones brisent à intervalles réguliers par leurs appels le silence un peu officiel. Je voudrais tellement n'être plus là ! La porte s'ouvre en grand, et j'entends mon nom prononcé d'une manière solennelle par le directeur de cabinet, qui reste figé sur le seuil.

J'entre dans le bureau du premier ministre. Derrière une table chargée de papiers, un homme grand et mince aux cheveux blancs, en uniforme sans décorations. J'ai devant mes yeux l'homme qui a écrit une lettre ouverte au représentant de Hitler à Bucarest, le baron von Killinger, pour protester contre l'occupation allemande en Roumanie et qui a payé ce geste d'une année de camp. J'ai devant mes yeux l'homme qui tient en ce moment tête aux Russes et au P. C. Il a entre ses mains le ministère de l'Intérieur, et c'est à cause de sa fermeté que les communistes n'ont pas encore réussi à s'emparer de tous les postes de commandement et à arrêter comme ils le voudraient tous ceux qui leur résistent. Nous osons sourire, vivre, lutter parce qu'il est là. Il est donc tout à fait normal que je me sente à ce point intimidée.

De son côté, le général paraît très surpris.

« C'est vous l'envoyé spécial du *Viitorul* en Moldavie ?

— Oui, général.

— Pour un envoyé spécial, vous êtes un peu jeune.

— J'ai vingt-quatre ans, général. »

Je suis de plus en plus intimidée, et je n'ai aucune idée de la manière dont je vais commencer l'interview.

« D'après vos reportages vous paraissez très inquiète de la situation en Moldavie.

— Oui, général.

— Vous avez été recherchée par les Allemands et vous vous êtes cachée ?

— Oui, général.

— Les Jeunesses libérales sont formées d'éléments énergiques, courageux.

— Oui, général.

— Mihai Farcasanu a réussi à réunir autour de lui, au *Viitorul*, une équipe de collaborateurs qui fait de ce journal un des seuls qui aient de la tenue.

— Oui, général. »

Le directeur de cabinet ouvre la porte et annonce Lucretiu Patrascanu.

« Je vous félicite, mademoiselle. Vous faites du très bon travail.

— Je vous remercie, général. »

L'audience a pris fin, et je n'ai pas été capable de prendre l'interview. Je la voyais déjà, paraissant sur deux colonnes en première page. « Oui, général. Non, général. » Je m'étais sentie paralysée comme un soldat qui présente les armes.

Je me heurte à Lucretiu Patrascanu qui entre. Le directeur de cabinet me dit :

« Vous avez de la fièvre ? »

Je dois être toute rouge.

« J'ai une grande nouvelle pour vous.

— Ils nous ont accordé la cobelligérance ?

— Pas encore. Est-ce que vous voulez être chef de cabinet à l'Intérieur ?

— Vous vous payez ma tête ?

— Assurément non. Nous avons besoin d'un élément énergétique comme vous. »

Je ne comprends pas pourquoi, du jour au lendemain, tout le monde me considère comme « un élément tellement énergétique ». Le directeur de cabinet reprend :

« Nous travaillerons ensemble. Donnez-moi votre adresse. Demain matin, vers 8 heures, j'enverrai l'auto du ministère vous chercher.

— Est-ce que je pourrai continuer à travailler au journal ?

— Naturellement.

— D'accord. »

En sortant, j'essaie de me tenir correctement sur mes jambes et je pense que mon journal sera décidément le mieux informé dorénavant.



Mes camarades de rédaction ont fêté l'événement en m'offrant un manteau. Parsouscriptions, évidemment.



Depuis que je suis chef de cabinet je n'arrive plus à lire un seul livre. En échange, je lis chaque jour les bulletins de presse et de radio et tous les journaux.

Pour être un chef de cabinet parfait, il faut sourire tout le temps. Lorsque j'ai mal à la tête, je souris. Lorsque je n'ai plus d'argent, je souris. Lorsque je suis malade, je souris. Un véritable programme de vie. Le sourire représente l'arme la plus précieuse et la plus nécessaire à ce genre de métier. Si je ne souriais pas, les adversaires du gouvernement seraient convaincus que la situation est désespérée. D'ailleurs, tous les sourires du monde ne pourraient la rendre meilleure.

Je n'ai pas un moment libre, et c'est un problème

de trouver le temps nécessaire pour me rendre à une conférence de presse convoquée par Petre Groza, vice-président du gouvernement et chef du Front des laboureurs.

J'y suis arrivée en retard. Je suis descendue de l'auto devant une immense villa. Un laquais m'ouvre la porte. Le chef du protocole annonce, en écartant un très théâtral rideau rouge :

« Le représentant du journal *Viitorul*. »

Je passe dans un somptueux salon, où vingt personnes se mettent debout. Rien que des hommes. Je vois une série de journalistes très connus. Petre Groza, tout souriant, vient à ma rencontre et dit en me serrant la main :

« Toujours malins, ces libéraux. Ils nous envoient une journaliste. Et belle, par-dessus le marché. Mademoiselle, prenez place à mes côtés. Nous présiderons la séance ensemble. »

Petre Groza a une tête carrée. Il ressemble à un paysan habillé en citadin qui fait des efforts désespérés pour paraître dégagé. C'est un des hommes les plus riches de Roumanie, mais son principal titre de gloire est un mois passé en prison, d'où il est sorti grâce à l'intervention de Iuliu Maniu. S'il a entretenu des rapports avec les communistes pendant la guerre, ce fut surtout pour en tirer des avantages personnels et augmenter sa fortune. Il a profité de la persécution des juifs et de la nationalisation de leurs propriétés : une banque et une fabrique de liqueurs sont ainsi passées à son compte personnel. Ce fut là le résultat de quelques réunions tenues par les communistes dans sa maison pendant la guerre. Grâce à cette « lutte pour le peuple », il est devenu l'une des *persona grata* de Moscou. Il n'est pas intelligent. La psychologie classique du parvenu qui, héritant tout d'un coup d'une fortune immense,

veut pour autant devenir un personnage célèbre et avoir sa photo dans les journaux. Moscou a réalisé son rêve, et Groza exprime sa gratitude en obéissant aveuglément à des ordres qu'il n'essaie même pas de comprendre.

Je m'assieds à côté de lui, agacée par ses mots d'esprit que je n'apprécie point. Petre Groza poursuit la séance en insultant Maniu et Bratianu. Le reste à l'avenant : tous ceux qui occupent des postes dans le gouvernement et ne sont pas communistes reçoivent ainsi un petit lot d'injures classiques : fascistes, réactionnaires, pourriture bourgeoise, etc. Il en vient enfin au sujet de la conférence :

« La Transylvanie ne nous sera accordée qu'au moment où la Roumanie aura un gouvernement démocratique. La cobelligérance également. »

Nicolaie Carandino, directeur du journal *Dreptatea*, intervient :

« La cobelligérance nous sera accordée pour notre effort militaire. Nous avons déjà perdu 65 000 soldats en Transylvanie. La Transylvanie nous appartient, vous le savez, Excellence. Vous savez aussi que la Transylvanie nous a été prise par Hitler en juillet 1940. L'auriez-vous oublié, par hasard, Excellence ? »

Les journalistes applaudissent. Petre Groza devient rouge et dit en riant :

« On voit bien que vous êtes le poulain préféré de Maniu. Nous verrons bien qui a raison. Parce que, sachez-le, messieurs, moi, j'ai un très bon horoscope. J'ai été doté d'une bonne épouse, j'ai été doté de bons enfants, j'ai été doté d'une bonne fortune ». Et regardant avec sous-entendu une photo placée bien en évidence sur la table et où une célèbre vedette de music-hall montre toutes ses dents : « Et pour le reste, je ne suis pas plus à plaindre. »

Moment de stupeur générale. Les directeurs des plus grands journaux de Bucarest assistent à cette conférence de presse. Je crois que c'est la première fois qu'ils entendent et voient un ministre de ce genre. Mais, imperturbable, Petre Groza enchaîne et continue à insulter la réaction. Nous avons tous l'impression d'entendre lire à haute voix l'éditorial de l'organe du P. C. : *Scânteia*. Petre Groza, ayant fini de jouer son rôle politique, nous invite à prendre « un verre de vin ». Nous passons dans une salle à manger du plus pur style Renaissance. Le « verre de vin » si modestement annoncé par Petre Groza s'est transformé en champagne et caviar. Petre Groza nous fait les honneurs en nous encourageant :

« Mais reprenez, reprenez donc. Il y en a encore, vous savez. »

Il vient vers le groupe dans lequel je me trouve et se met à nous raconter des anecdotes grivoises. Je trouve un motif quelconque pour excuser ma sortie, et je descends les escaliers. Je croise Miron Constantinesco, le rédacteur en chef de *Scânteia*, qui me jette ironiquement :

« Les libéraux en ont assez.

— Je crois bien, dans une maison aussi prolétaire ! »

Je respire enfin l'air frais de la nuit. Je suis partagée entre l'écœurement et l'envie de rire. Je me demande si cet individu discute de la même manière des questions graves qui passent devant le conseil des ministres. Petre Groza étant trop bête pour atteindre au pittoresque, je considère ma soirée comme totalement perdue.

De retour chez moi, je rédige une note anodine pour le journal. Si j'écrivais selon mon cœur, je serais censurée par la commission alliée de contrôle. « Alliée, c'est-à-dire russe », comme diraient mes camarades de rédaction.



Lorsque j'arrive ce matin-là au *Viitorul*, je trouve la rédaction sens dessus dessous. Mihai Farcasanu téléphone à droite et à gauche, Gheorghe discute avec des ouvriers, les portes claquent. Je cours vers Farcasanu, qui m'explique entre deux coups de téléphone ce qui s'est passé.

Des ouvriers typographes communistes se sont transformés, de par leur propre volonté, en censeurs et, des articles ne leur convenant pas, ont refusé de les imprimer et décidé en séance de nuit la suppression du journal.

Nous n'avons même pas le temps de nous indigner. Nous devons faire vite. Au bout d'une heure nous avons réussi à toucher par téléphone et par le cycliste assez de jeunes membres du parti connaissant la typographie. Ils viennent en courant au journal. Au bout d'une autre heure, les deux salles de la rédaction sont remplies de volontaires. Je descends avec eux tous au sous-sol où ils se partagent le travail.

Je n'étais venue que pour une demi-heure et j'y suis restée deux heures. Je pars en courant à l'Intérieur en leur promettant de venir passer la nuit à leurs côtés pour leur donner un coup de main.



Le lendemain *Viitorul* est imprimé, et j'assiste au départ des équipes de volontaires qui en assurent la distribution.

Je respire comme après une nuit de combat. Je m'écroule sur une chaise et me relève aussitôt comme mue par un ressort. Je dois être à 8 heures à l'Intérieur. J'y cours et je bois café sur café, pendant que les téléphones sonnent à intervalles réguliers, que je fixe

automatiquement des audiences et que j'arbore mon éternel sourire pour recevoir « le camarade ministre » Teohari Georgesco, qui, comme toujours, me regarde de travers en me demandant à voir le général.



Ce lundi 12 février, j'arrive au bureau très fatiguée. Je comptais sur le dimanche pour récupérer des forces et, dimanche, j'ai été prise toute la journée par le discours que le général Radesco a tenu dans la salle du cinéma Aro. La séance devait avoir lieu dans la salle du cinéma Scala. Mais les communistes, décidés à empêcher par tous les moyens ce discours, avaient embauché des individus pour deux mille lei par homme, plus l'argent pour le billet de cinéma, dernière représentation du soir. Et, à la fermeture de la salle, les spectateurs, au lieu de sortir, étaient restés sur place. Tout simplement. Vers minuit, un camion portant l'inscription « Défense patriotique » avait stoppé devant le cinéma. Quelques volontaires avaient déchargé les aliments, et les responsables les avaient distribués dans la salle « pour la nuit ». Avertie, la police les avait laissés tranquillement dormir dans la salle où devait parler le lendemain le premier ministre. Et à l'heure du discours, le général Radesco a parlé dans la salle Aro, à quelques centaines de mètres de distance du Scala. Ceux qui étaient venus l'entendre n'ont eu à faire que quelques pas de plus. Ils ont pu ainsi écouter le premier ministre faire le bilan de deux mois de gouvernement. Le tour a été bien joué.

Les correspondants de presse étrangers qui s'étaient rendus dans la première salle commençaient leurs articles dans ces termes :

« Dans une atmosphère irrespirable, environ mille hommes buvaient sans cesse de l'eau-de-vie. Les respon-

sables enjambaient les fauteuils en criant : « Alors, camarade, tu as eu ton pain ? »

Mon bureau est chargé de journaux et, comme le général n'est pas encore arrivé, je me mets à rédiger le bulletin de presse à son intention. La presse communiste attaque violemment Radesco et son discours. Je passe. Les arguments sont archiconnus. Je lis les communiqués et les résume :

« Dans les monts Tatra, les troupes de l'armée roumaine avancent toujours. »

Le téléphone. Un directeur de journal. Il veut savoir s'il n'y a rien de nouveau à propos de la cobelligérance. Non, rien. Cette question nous obsède tous. Aujourd'hui encore, trois grands articles dans *Dreptatea*, *Viitorul* et *Scânteia*.

Dreptatea écrit :

Nous avons pris des engagements et nous les tiendrons. Au prix de tous les sacrifices, de n'importe quel travail. Qu'on reconnaisse nos efforts et qu'on apprécie ce que nous faisons pour remplir les obligations prises. Qu'on offre à la Roumanie et à son vaillant peuple la qualité de cobelligérant. A un pays dont l'effort de guerre a été apprécié comme le quatrième après celui des États-Unis, de la Russie et de la Grande-Bretagne, à un pays qui a rompu le premier avec les puissances de l'Axe, à un pays qui a contribué ainsi au revirement de la situation en Bulgarie et en Finlande, à un pays qui a accompagné la brave et glorieuse Armée rouge dans la plus grande offensive connue jusqu'à présent dans la guerre actuelle....

Même son de cloche dans *Viitorul* :

Reconnaître à la Roumanie le statut de cobelligérant équivalant à un soutien moral donné à un moment opportun à notre peuple, dont les luttes rendent des services à la cause alliée. Nous avons confiance dans l'esprit d'équité des

Alliés et nous espérons qu'à la conférence imminente des trois grandes puissances cette juste revendication de la Roumanie sera examinée et recevra la solution qu'elle mérite.

Évidemment, *Scânteia* n'est pas de cet avis. Je connais d'ailleurs son opinion, puisque je l'ai entendu exprimer par Petre Groza en personne l'autre jour. Je parcours quand même l'éditorial.

Est-ce que la Roumanie remplit actuellement les conditions de l'armistice ? Assurément non. Si, en ce qui concerne la lutte armée, le peuple se sacrifie étant présent sur les lignes de feu et dans les usines qui travaillent pour la guerre, on n'a à peu près rien fait quant à l'œuvre de démocratisation, parce que la réaction crée sans cesse des obstacles partout....

Le chef du cabinet de Teohari Georgesco m'interrompt pour me dire que son « camarade ministre » veut être reçu tout de suite par le général. Je lui promets de l'avertir dès que le général sera arrivé et je me remets à mon bulletin.

Le général est enfin là, et, en lui présentant des papiers à signer, je lui dis que Teohari Georgesco voudrait le voir.

« Il n'a qu'à venir. »

Je téléphone et, cinq minutes après, Teohari Georgesco entre. Je le vois régulièrement depuis un mois, mais je ne sais pourquoi aujourd'hui je l'observe plus attentivement : il est petit, chauve, avec quelque chose de ployant et en même temps d'insolent. Il ne reste plus comme les autres jours, à me parler de sa grande générosité, dont il ne fournit du reste aucune preuve. Aujourd'hui, il paraît pressé. Je l'introduis dans le bureau du général. Teohari Georgesco le salue d'une manière qui me fait penser à un accordéon en papier qui se

dégonflerait brusquement. Je prévois une audience orageuse, parce que, en dehors de l'affaire du cinéma Scala occupé hier par les communistes, il a de nouveau donné des ordres qui contrecarrent les décisions du dernier conseil des ministres.

Et, lorsque, une demi-heure plus tard, Teohari Georgesco sort de la pièce à côté, il est rouge et encore plus courbé qu'à l'arrivée. Il sourit en passant à Gheorghiu-Dej, « camarade ministre » des Communications, qui attend dans mon bureau son tour. Gheorghiu-Dej a des yeux intelligents et une figure ouverte. En Moldavie, Ana Toma disait en parlant de lui sur un ton d'extase : « Il est tellement beau. »

Il entre à son tour chez le général, et je lui fais vainement des signes pour qu'il éteigne sa cigarette : le général est souffrant et ne supporte pas la fumée. Gheorghiu-Dej fait, comme toujours, semblant de ne pas comprendre. Peut-être est-ce sa manière de se venger de ce que le général finit toujours par lui imposer.

Et, pendant que l'audience commence à côté, j'essaie de finir mon bulletin de presse.



Deux jours plus tard, un coup de téléphone de Mihai Farcasanu m'apprend que l'incident des ouvriers a été clos. Et comme je m'étonne :

« Ils sont venus me trouver ce matin en m'expliquant que les salaires étaient trop bas et que c'est à cause de cela qu'ils ont cessé d'imprimer le journal.

— Mais c'est un prétexte ! Ils n'ont jamais parlé de salaires au moment où ils ont décidé la suppression du journal. Du reste, leurs salaires étaient calculés sur le barème en cours dans toutes les imprimeries.

— Justement, c'est un prétexte. Invoqué maintenant, une semaine après la cessation du travail. Mais je

m'en suis emparé. J'ai augmenté les salaires. Ils ont eu un drôle d'air déçu. Tu comprends ?

— Naturellement. »

Naturellement je comprends, je comprends tout. Et la mise en scène du Scala, et les agissements de Bodnaras en Moldavie, et les méthodes des groupes de choc communistes et la politique du comité central du P. C. Seulement, pour la première fois, je sens que la lutte est inégale : d'un côté eux, appuyés par l'U. R. S. S., eux qui ont des munitions, des armes et l'Armée rouge à leur disposition ; de l'autre côté nous, sans armes, sans munitions, sans soldats dans le pays, avec nos mains nues et notre volonté de vivre, de survivre. Je ne sais pourquoi, je me sens soudain très lasse.

Encore le téléphone. Et comme je vais annoncer Lucretiu Patrascanu au général, je redresse les épaules, j'allais oublier : il est là, à côté de nous. En revenant c'est d'une voix très ferme que je prie Lucretiu Patrascanu de venir immédiatement : le général l'attend.



Je suis obligée d'accompagner le général à toutes les réceptions officielles et, quand il ne peut se rendre à l'une d'elles, de le représenter avec son cabinet. J'en reviens à chaque fois déprimée et écœurée par cette atmosphère tendue et fausse. Derrière chaque mot, derrière chaque sourire des officiers soviétiques ou des membres marquants du P. C., nous sentons très bien le coup de poignard. Dans l'ombre, quelque chose a l'air de se préparer. Et nous, à notre tour, nous devons faire des frais, paraître dégagés, amicaux. Ce petit jeu ne trompe personne, mais il faut le jouer. Exigences du métier.

Aujourd'hui, j'accompagne le général à la réception donnée par l'ambassade soviétique. Vinogradov y est présent. Il s'avance vers le général et lui serre chaleu-

reusement la main. L'interprète est à ses côtés et j'entends la traduction : « Le général Vinogradov félicite de tout son cœur le général Radesco pour la manière dont il gouverne le pays. »

Je m'éloigne et me dirige vers l'autre bout de la salle, où Mihai Farcasanu me fait signe. Je frôle en passant un groupe que je voyais de dos : Bodnaras et Ana Toma entourant Ana Pauker. Ana Toma reste droite et figée, et Bodnaras est presque au garde-à-vous. Ils me saluent à peine. Deux enfants qui vont en visite accompagnés par une gouvernante revêche et qu'ils craignent ne se conduiraient pas autrement. Après mon passage, Bodnaras se penche vers Ana Pauker et lui murmure quelque chose à l'oreille. Elle regarde maintenant dans ma direction. L'ange gardien d'Ana Toma paraît bien courroucé pour un apôtre. J'arrive enfin jusqu'à Farcasanu. Derrière nous, Petre Groza présente René de Weck, l'ambassadeur de Suisse, à un général russe, accompagné de l'inévitable interprète.

« M. René de Weck, ambassadeur de Suisse », dit Petre Groza.

L'officier russe n'a pas l'air de comprendre.

« Quel pays ? »

Imperturbable, René de Weck lui répond :

« La Suisse. Vous devez la connaître. C'est le pays des montres. »

Heureusement, j'ai le dos tourné et je peux rire à mon aise. Mihai Farcasanu, lui, est plus mal placé ; il fait quelques grimaces et prend un air distrait. Il me dit :

« Bodnaras et Ana Toma ont l'air de se diriger vers nous. A tout à l'heure ! »

- Et il disparaît. Je me tourne et je vois qu'Ana Pauker n'est plus dans la salle. Dès lors, Bodnaras me sourit et Ana Toma me tend la main.

« Montée en grade, hein, me lance Bodnaras. Je vous ai déjà dit que vous finiriez très mal. »

Je ris sans répondre.

« Mais non, mais non, intervient Ana Toma. Ne désespérons pas. Tu ne viendrais pas un jour chez moi ? Nous pourrions parler tranquillement. »

Elle n'a pas renoncé à m'endoctriner. Et comme je ne dis toujours rien :

« Je vais te donner mon adresse. »

Mais, avant qu'elle ait eu le temps de le faire, on nous annonce que la séance de cinéma commence. Les réjouissances continuent. Je prends congé de mes deux « camarades » et trouve une place dans la salle à côté du directeur de cabinet. Le film « culturel » commence : un documentaire où des serpents géants avalent gloutonnement des lapins et de minuscules insectes.

Serait-ce un symbole ? Manque de tact ou plus simplement réponse aux derniers documentaires présentés à la mission britannique, documentaires où le mot « liberté » était un peu trop répété. En tout cas, l'avertissement me paraît à peine déguisé.

Retour dans les salons. Le champagne coule à flots ; il faut bien rendre la pilule moins amère !



Viitorul vient d'être supprimé par décision de la commission alliée de contrôle. « Alliée, c'est-à-dire russe. »



Les réceptions officielles n'arrivent pas à détourner notre attention des drames qui se déroulent de plus en plus nombreux sous nos yeux.

Le dernier en date, c'est la déportation des citoyens roumains d'origine allemande dans des camps de travail

en U. R. S. S. Nous devons y assister impuissants ; cette fois-ci, personne n'y peut rien. La décision est prise et exécutée directement par les Russes, qui ne reçoivent ni demandes d'intervention ni réclamations. L'opération est menée par la N. K. V. D.

Les soldats roumains continuent à tomber dans les monts Tatra. L'armée roumaine est citée une fois encore dans l'ordre du jour du maréchal Staline, mais la cobelligérance ne nous est pas encore accordée. Nous espérons tous qu'elle nous serait accordée lors de la conférence de Yalta ! Mais la conférence de Yalta a pris fin le 11 février et nous n'en connaissons pas les conclusions.

Et c'est ainsi que nous approchons de la fin du mois de février 1945.

VI

EN ENTRANT dans le bureau du général, le matin du 23 février, j'ai encore présentes à l'esprit les phrases par lesquelles Radio-Moscou l'a attaqué dans son émission de la veille « au nom du peuple roumain ».

Le général n'est pas encore là. Je pose sur sa table de travail les clefs du bureau de Teohari Georgesco. Afin de prévenir l'anarchie totale, les sous-secrétariats d'État ont été dissous, par une décision du conseil des ministres. Dix jours étaient passés depuis, et Teohari Georgesco continuait néanmoins à venir à son bureau, à fixer des audiences, à donner des ordres, comme si de rien n'était. Le général m'avait donc demandé de fermer le bureau de Teohari Georgesco et de lui apporter les clefs. Je me vois encore ouvrant la porte et entrant dans le bureau de Teohari Georgesco. Son chef de cabinet lit tranquillement les journaux du matin. Je le prie de sortir et d'emporter ses journaux. Je dois fermer la pièce à clef. Au lieu de me répondre, il se met à lire d'un ton menaçant un article paru en première page de *Scânteia*.

« Écoutez. Cela vous fera peut-être réfléchir. *« Télégramme envoyé par Teohari Georgesco aux préfets et maires du pays : « Conformément à la décision prise par le conseil du Front national démocratique, je suis et je reste au poste que l'on m'a confié. J'attire spécialement votre attention sur le fait suivant : vous ne devez pas exécuter les ordres donnés par le général Radesco et dirigés contre le peuple. Par son attitude de dictateur le*

« général Radesco a prouvé être l'ennemi du peuple. »

— Pourquoi me lisez-vous ce communiqué ? Il ne prouve qu'une chose que nous savons déjà : que Teohari Georgesco s'oppose aux décisions du conseil des ministres. Depuis quand le Front national démocratique, qui n'est qu'une organisation politique, a-t-il le pouvoir de maintenir des ministres ?

— Depuis l'armistice.

— Je m'excuse, mais c'est faux. Le roi a accordé au général Radesco mandat pour constituer le gouvernement. Ce gouvernement existe légalement, et c'est lui seul qui peut prendre des dispositions légales.

— Radesco est l'ennemi du peuple.

— C'est votre opinion, et elle n'est pas partagée. En tout cas, Radesco n'a pas présenté sa démission au roi. Il est le chef du gouvernement.

— Il sera démis.

— Première nouvelle. De qui la tenez-vous ? En attendant, veuillez quitter cette pièce. J'ai reçu l'ordre de la fermer à clef pour empêcher votre chef de se rendre ridicule. »

Le chef de cabinet s'est levé, blême. Il brandit la *Pravda*.

« Vous n'avez pas lu la *Pravda* ? Évidemment, vous ne savez pas le russe. Je vous traduirai : « Le général Radesco s'est dévoilé dans sa conférence de l'Aro. C'est un antidémocrate. »

— Et la Scala ? Et le fait de faire occuper la salle par les communistes. C'est un procédé démocratique, peut-être ?

— Vous savez que nous avons les moyens de faire ouvrir cette porte que vous fermez aujourd'hui.

— De forcer la porte, vous voulez dire. Si Teohari Georgesco veut reprendre ses clefs, il n'a qu'à venir les demander au général. Elles seront sur son bureau. »

Le chef de cabinet vient vers moi, s'arrête à un pas et me dit d'un ton brusquement bas et menaçant :

« Vous êtes vraiment trop imprudente, mademoiselle.

— Je crois que vous l'êtes plus que moi. »

Il s'incline doucement et me dit de sa voix de tous les jours :

« Au revoir, mademoiselle. A demain.

— Demain, vous ne serez plus ici.

— Justement. J'espère vous voir au déjeuner de gala du Cercle militaire. » Et en insistant : « Ce déjeuner est offert par la commission alliée de contrôle au gouvernement.

— Je le sais bien, mais je ne vois pas pourquoi vous y seriez ; Teohari Georgesco ne fait plus partie du gouvernement. »

Il est maintenant sur le seuil de la porte et me regarde longuement :

« A demain donc, mademoiselle. Au Cercle militaire. »

Lorsque je raconte la scène au général, il me répond :

« Ils y seront peut-être. Quant à moi, je n'irai pas. »



Le lendemain, en me dirigeant vers le ministère, je vois les tramways couverts d'affiches : « Mort à Radesco », « Mort à Farcasanu », « Nous demandons que Radesco soit arrêté », « Nous demandons que Farcasanu soit arrêté », « A bas le gouvernement », « Vive l'U. R. S. S. », « Vive la glorieuse Armée rouge ».

Et cette Armée rouge qui vient toujours rappeler en fin d'affiche que les slogans ne sont pas dénués de fondement.

Aujourd'hui, les tanks soviétiques parcourent les rues. Ce 24 février est d'ailleurs le jour de l'Armée rouge.

J'arrive au ministère. Le général est souffrant, et je reçois l'ordre de suspendre toutes les audiences. Radou

Ionesco, le chef du Service secret, entre dans la pièce et me dit très calmement :

« J'ai commandé des sandwiches pour tout le monde. Et du thé. »

Puis, sans ajouter un mot, il entre chez le général. Mon étonnement est tel que je reste un moment sans répondre à l'appel du téléphone. Et, lorsque je décroche, j'entends la voix de Gheorghiu-Dej.

« Je voudrais parler au premier ministre.

— Je regrette, mais ce n'est pas possible. Le premier ministre est souffrant.

— Mais il doit venir au déjeuner du Cercle militaire.

— Malheureusement, il ne pourra s'y rendre. Le médecin lui a interdit tout déplacement. Vous savez d'ailleurs qu'il habite depuis quelques jours au ministère.

— Cela ne m'intéresse pas. Mais il doit venir au déjeuner. »

Depuis son retour de Moscou, Gheorghiu-Dej a une voix très assurée. J'excuse encore une fois le général, et je raccroche juste au moment où Petre Groza, une canne à la main, dégagé et souriant, entre.

« Je passe chercher le premier ministre pour le déjeuner du Cercle militaire. Comment s'habille-t-il ? Militaire ou civil ?

— En robe de chambre. Il est malade.

— Ce n'est pas mortel, j'espère ? dit en souriant Petre Groza.

— Une simple grippe.

— Je dois le voir à tout prix.

— Il ne pourra vous accompagner.

— Entre nous soit dit, je préférerais que ce soit vous qui m'accompagniez, ma belle. »

Pour Petre Groza, toutes les femmes sont « ma belle ». J'essaie de dominer mon énervement.

« Je vous remercie, Excellence. Je suis de service aujourd'hui.

— Moi, si j'étais une femme, je ne travaillerais pas autant. »

Je lui rappelle une des phrases classiques de ses discours : « La femme doit être dans le champ du travail. »

« Oui, mais vous, si vous ne m'annoncez pas au général, vous n'êtes qu'un saboteur.

— Je ne fais qu'exécuter les ordres de mon chef, Excellence.

— C'est votre dernier mot ? »

Petre Groza aime les phrases définitives.

« Oui, Excellence. »

Je respire. Il est sorti en claquant la porte.



Radou Ionesco me tend une cigarette. Il vient de sortir de la pièce d'à côté et parle sans me regarder.

« Vous fumez ? Je viens justement de dire au général que j'ai tant d'agents bénévoles que je serai bientôt obligé de congédier mon personnel.

— Les nouveaux inscrits au P. C. sous la pression des syndicats ?

— Oui. »

Il tire une bouffée de sa cigarette, puis, brusquement, l'écrase dans le cendrier.

« Les communistes ont reçu l'ordre d'attaquer le ministère de l'Intérieur aujourd'hui.

— Que dit le général ? »

Je n'arrive pas à dominer le tremblement de ma voix.

« Il est très calme. Rien de neuf de votre côté ?

— Gheorghiu-Dej a téléphoné et Petre Groza vient de sortir. Ils voulaient à tout prix emmener le général au déjeuner officiel.

— Vous êtes-vous demandé pourquoi *déjeuner* et non dîner ? »

Je hausse les épaules. J'évite autant que possible de parler. Ma voix tremble trop.

« Les communistes ont l'ordre d'attaquer incessamment. Incessamment, c'est-à-dire quelques heures après le déjeuner. Il valait évidemment mieux pour eux que le général ne soit pas à l'Intérieur à ce moment-là. Ce qui explique le déplacement de Petre Groza en personne. »

Et comme je me tais :

« Venez prendre un sandwich.

— Non.

— Si, si, vous en aurez besoin. Vous trouverez aussi du thé dans la grande salle d'audience. »

Je n'ai pas le temps de lui répondre. Le téléphone. Je passe l'écouteur à Radou Ionesco. Le colonel, qui assure la liaison entre le gouvernement et la commission alliée de contrôle, téléphone du Cercle militaire pour savoir si le général est parti de l'Intérieur.

« Le général est malade. Il ne viendra pas.

— Bon, ça ne va pas tarder, conclut Radou Ionesco. Allez chercher un sandwich et revenez vite. »



De retour au bureau. J'ai juste eu le temps d'avaler une tasse de thé en regardant par la fenêtre les camions chargés de manifestants qui défilent sur la place du Palais. Sur les camions d'immenses affiches rouges avec les portraits de Staline et d'Ana Pauker.

Un collègue est entré en courant dans la grande salle et m'a appelée :

« Vite, vite, dans votre bureau. »

J'ai grimpé les escaliers et j'arrive essoufflée. Le directeur de cabinet me tend l'écouteur.

« Continuez à prendre les communications. Toutes les

préfectures du pays sont attaquées. Avertissez au fur et à mesure le général. Je vais au cabinet militaire. »

Il est à peine sorti que le téléphone reprend.

« Ici, Craiova. La préfecture est attaquée. »

Coupé. Je veux me précipiter pour avertir le général. Autre appel.

« Préfecture de Focsani. On tire sur nous. »

De nouveau coupé. J'entre en courant chez le général. Il est debout et regarde par la fenêtre. Il se tourne vers moi :

« Alors ? »

— Craiova, Focsani. Ils sont.... »

Le général me lance :

« Par terre ! Jetez-vous par terre ! »

Deux fenêtres sont brisées. Les balles sont allées se loger dans le mur. Le général est toujours debout. La voix du commandant du corps de garde qui est entré dans la pièce est couverte par le brouhaha du dehors. Le bureau du général est brusquement envahi. Tout le monde court. Le téléphone continue à sonner. Je me relève pour y aller. Je fais deux pas. Autre bruit de vitres cassées.

« Par terre ! »

Je suis enfin arrivée au téléphone, mais j'entends mal. Dehors la foule vocifère.

« Préfecture de Braila. Nous sommes attaqués. »

D'à côté me parvient la voix du commandant du corps de garde.

« Mon général, des groupes de choc essaient de prendre d'assaut l'entrée de la rue Wilson. »

— Ordonnez à la garde de ne pas tirer. Vite. »

Téléphone :

« Préfecture de Roman. On tire sur nous. »

Je me précipite en courant chez le général. Le commandant de la garde, qui sort lui aussi en courant,

me bouscule, et je me retiens à la porte pour ne pas tomber.

Tout d'un coup, une détonation qui nous fige tous. J'entends pour la première fois le général crier :

« Qui a donné au corps de garde l'ordre de tirer ? »

Le commandant est revenu sur ses pas :

« Personne, mon général. Les soldats de la garde sont récemment revenus du front. Ils savent qu'ils ont le droit de se défendre lorsqu'on les attaque.

— Ici, nous ne sommes pas au front! »

La voix du chef du cabinet militaire précède son entrée :

« Mon général, les armes étaient chargées à blanc. »

Dans mon bureau, un de mes collègues de cabinet s'évanouit.

« Le médecin est au premier », me lance Radou Ionesco.

Je vais le chercher et me heurte dans le couloir à trois Russes en uniforme. Ils parlent tous les trois le roumain et crient à qui mieux mieux :

« Vous avez tiré sur le peuple! »

Je leur réponds, brusquement calme.

« Vous obtiendrez tous les renseignements au cabinet militaire. C'est par ici, s'il vous plaît. »

Et je reviens sur mes pas, renonçant à chercher le médecin. Mon camarade est toujours par terre! Quelqu'un lui jette de l'eau sur la figure. Les Russes continuent à hurler en roumain. Le chef du cabinet militaire les conduit auprès du général. Je repars chercher le médecin. Lorsque nous entrons dans la pièce, mon collègue n'est pas revenu à lui.

« Crise cardiaque », déclare le médecin.

Pendant qu'il est penché sur le corps installé sur deux chaises, j'entre chez le général. Les Russes sont partis. Le général discute avec Radou Ionesco. Il s'interrompt un moment pour me dire :

« Mettez un manteau. Il fait froid. »

Par les fenêtres brisées, l'air entre à grands flots.



Le soir est tombé. Depuis un moment, le bureau est un peu plus calme, et j'ai juste eu le temps d'allumer une cigarette lorsque j'entends un chant monter de la rue. Je me précipite vers la fenêtre, suivie par tous ceux qui se trouvent dans le bureau. Nous ouvrons la fenêtre en grand, et des éclats de verre tombent. Je vois une masse immobile qui entonne l'hymne national sur la place du Palais. Derrière moi, quelqu'un reprend le refrain. A ma droite, un collègue pleure. C'est un air, un simple air, mais cet air nous aide depuis des mois à tenir la tête haute, à résister dans le pays occupé. Le grand espace qui s'étend des grilles du palais royal au ministère de l'Intérieur est rempli d'hommes et de femmes qui ne sont pas venus en camion et ne portent pas de pancartes. Un grand cri : « Vive le roi », repris en chœur. Il me semble apercevoir, accroché aux grilles, Mihai Farcasanu et son immanquable manteau de cuir. Il fait un geste, il doit parler, parce que la foule ne crie plus, ne chante plus. Et de nouveau un grand cri : « Vive Radesco ! » Dans la pièce d'à côté, le général a lui aussi ouvert la fenêtre. L'hymne national reprend. Et tout d'un coup une auto fend la foule, qui s'écarte en deux vagues rapides. J'entends les crépitements et des cris. La voiture repasse. Elle mitraille la foule à droite et à gauche. Les cris redoublent. Je ne vois plus la voiture. Radou Ionesco jette un ordre. Quelqu'un crie :

« Les communistes tirent sur les gens. »

Le général se précipite dans le couloir. Nous le suivons en courant et sortons avec lui sur la place. Les gens courent à droite et à gauche, affolés. Au beau milieu de la place, le général lance des ordres aux soldats. Nous

commençons à relever les blessés et sommes bientôt relayés par des équipes sanitaires. Des ambulances transportent les blessés : des hommes, des femmes et des enfants, qui s'étaient arrêtés un moment dans la rue pour chanter l'hymne national. Des groupesses reforment, de plus en plus denses. L'ambulance près de laquelle je me trouve est bientôt entourée par des jeunes gens, qui regardent en serrant les dents les blessés que les équipes sanitaires hissent à l'intérieur. Une femme pleure. Une autre berce un mort dans ses bras. Et, peu à peu, le chant reprend sur toute la place. Tenace, dur, fort.

Quelqu'un me prend par la main.

« Venez, rentrons. Je vous cherchais. »

C'est le directeur de cabinet. Combien de temps suis-je restée ainsi à chanter avec eux ?

« Le général ? »

— Il vient de remonter. »



Dans l'escalier, je croise Radou Ionesco, qui me jette :

« Il y a une commission russe là-haut. Allez-y vite. Cette fois-ci, c'est vous qu'ils veulent voir. »

Il me montre un tout petit paquet blanc qu'il tient à la main :

« Premières expertises sur les blessés. Balles de calibre russe. »

Il descend deux marches et se retourne vers moi :

« Nous avons identifié l'auto. P. C. Et demain ils nous accuseront d'avoir voulu massacrer le peuple. »

Et comme je reste pétrifiée dans l'escalier :

« Mais montez donc ! Les Russes vous attendent. »



Les Russes m'attendent, en effet. Ils veulent que je me rende à la police russe pour donner une déclaration.

« A quel sujet ? »

— Vous avez bien fermé à clef les bureaux de Teohari Georgesco ?

— Oui, je l'ai fait.

— Eh bien, c'est à ce sujet. »

Je jette un regard interrogateur à Gug Constantinesco, le directeur des relations avec l'étranger, qui attend que le général lui remette pour le ministère des Affaires étrangères un décret signé par le roi. Il me fait signe de dire oui.

« Je passerai demain.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Je suis de service.

— Nous repasserons vous chercher demain. »

Et ils sortent, pendant que Gug Constantinesco murmure :

« Passez, passez toujours. Quant à vous, pas question d'y aller. Vous ferez votre déclaration ici sur place et vous la leur remettrez. Le général vous attend. »

Lorsque j'entre dans le bureau, le général écrit. Il me demande de fermer sa porte pour tout le monde sans exception et me donne des instructions. Il me tend le papier que je rapporte à Gug Constantinesco, qui me dit avant de sortir :

« Bien agitée, cette journée, n'est-ce pas ? »

J'écarte de ma table de travail toutes les requêtes des parents des déportés d'origine allemande. X est depuis cinquante ans en Roumanie ; Y depuis... les chevaliers teutoniques ; Z n'est même pas d'origine allemande. Les déportations continuent. En wagons à bestiaux fermés, comme les juifs, au temps des Allemands. Et encore, les premiers moments de fureur passés, Antonescou avait pu endiguer le flot des déportations, et même l'arrêter. Tandis que maintenant !...

Je téléphone à la Radiodiffusion.

« Pourriez-vous disposer de dix minutes au moment du journal parlé de 10 heures, ce soir ?

— Certainement. Mais que se passe-t-il ?

— Ayez l'obligeance d'envoyer une équipe de liaison et un ingénieur du son à l'Intérieur. Le premier ministre veut s'adresser au pays. »

Le directeur du cabinet entre :

« La voiture vous attend en bas. Rentrez chez vous et essayez de dormir un peu.

— Je préférerais rester ici.

— Il n'est pas question de préférence. Cette nuit, une équipe seule veillera, et elle sera formée exclusivement d'hommes. Allez vous reposer. Nous aurons peut-être besoin de vous plus tôt que vous ne le croyez. »

Je prends mon sac et mon manteau, et je descends. Dans l'auto, à côté d'Ivan, le chauffeur, un soldat armé.

L'état de siège serait-il déclaré ?



Dans ma chambre, il fait très froid. Je mets le radiateur en prise, j'ouvre la radio, j'enlève mon manteau. Pendant que je mets l'eau à bouillir pour le thé, j'entends le poste qui transmet des marches militaires. Quelqu'un frappe à la porte. C'est Rodica, l'amie avec laquelle je partage l'appartement, qui m'a entendue entrer et qui vient aux nouvelles. Pendant que je lui raconte ce que j'ai vu, elle prépare le thé. Lorsque j'arrive en plein milieu du récit, la musique militaire est interrompue et remplacée par la voix du speaker. Je me tais. Le journal débute par le communiqué du Grand État-Major.

Dans la région des monts Tatra, les troupes roumaines ont occupé la cote 1225. Les troupes allemandes ont défendu avec acharnement chaque parcelle de terrain, et des luttes sanglantes ont eu lieu.

Il y a un silence. La voix du speaker reprend :

« Attention, attention ! ne quittez pas l'écoute. Dans quelques instants le premier ministre s'adressera au pays. Ne quittez pas l'écoute. »

Le thé refroidit dans les tasses. Je veux allumer une cigarette, et je brûle allumette sur allumette sans réussir. Rodica fait les cent pas dans la pièce. Nous entendons encore un « Ne quittez pas l'écoute », puis, enchaînant, la voix du général.

« Les sans-Dieu et sans-patrie, comme les a appelés le peuple roumain, ont voulu mettre le feu au pays et le noyer dans des flots de sang.

« Une poignée de canailles dévorées d'ambitions, sous les ordres de deux étrangers, Ana Pauker et le Hongrois Vasile Luca, cherchent à subjuguier le peuple roumain et, pour ce faire, n'hésitent pas à employer les armes de la terreur.

« Mais, dans le passé, notre nation a toujours su défendre avec ténacité son existence. Elle ne se laissera pas terrasser aujourd'hui par une poignée de lâches. »

Rodica est maintenant à côté de moi. Elle murmure :

« Il ose enfin. Quelqu'un ose leur dire la vérité ! »

Je lui fais signe de se taire.

« Ils se réclament de la démocratie, et pourtant la foulent sans cesse aux pieds. Ils veulent assassiner le pays. De par tout notre territoire, leurs crimes sont innombrables. J'aurai bientôt l'occasion de vous en parler en détail. Ce soir, j'exposerai seulement ce qui s'est passé aujourd'hui même pour réduire à néant toutes les infamies qu'ils essaient d'imputer au peuple et à moi-même afin de mieux camoufler leurs crimes.

« A Craiova, ils ont attaqué la préfecture.... »

Rodica s'est assise maintenant à côté de moi. Je la tiens par les épaules. Les coups de téléphone qui ont

scandé toute ma journée résonnent encore à mes oreilles : « Ici Craiova, ici Roman, ici Focsani.... »

« Enfin, dans la capitale, leurs crimes sont encore plus graves.

« Ils ont tiré sur le palais royal, et deux balles ont pénétré dans le bureau du maréchal du palais.

« Ils ont tiré sur la préfecture de Police.

« Ils ont attaqué le ministère de l'Intérieur, dans lequel je me trouvais, une balle brisant une fenêtre et pénétrant dans mon cabinet de travail.

« Il y a trois quarts d'heure, des citoyens qui manifestaient pour le roi devant le palais royal ont été mitraillés d'une voiture. Il y a deux morts et onze blessés.

« Voilà le résumé des faits qui se sont déroulés aujourd'hui même.

« Les individus qui se sont rendus coupables de ces crimes n'osent même pas en assumer la responsabilité et essaient de la rejeter sur l'armée, qui les aurait provoqués.

« J'affirme que cette assertion est fausse. L'armée a reçu mon ordre le plus catégorique de ne pas attaquer et l'a exécuté.

« Et plus encore : l'armée a reçu mon ordre catégorique de ne se défendre que lorsqu'elle serait directement attaquée. Dans ce cas-là, l'armée n'a tiré que des coups en l'air.

« Cela même, j'aurais voulu l'empêcher.

« L'âme noire des sans-Dieu et sans-patrie n'a pas hésité à se charger de ces péchés.

« Voilà les faits, voilà les hommes qui les ont commis.

« D'un seul élan, nous devons tous nous dresser pour faire face au danger.

« Moi et, à mes côtés, l'armée ferons notre devoir jusqu'au bout.

78 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

« De votre côté, soyez tous à vos postes. »

Rodica se lève d'un bond, gesticule, parle sans arrêt.

« Depuis des mois nous attendons que quelqu'un dise cela. Nous serons libres, n'est-ce pas que nous serons libres, maintenant ? » Elle pleure sans arrêt.

Le téléphone : le directeur de cabinet.

« Vous avez écouté ? »

Je fais signe à Rodica de ne plus s'agiter et surtout de se taire.

« Oui, j'aurais voulu être à côté de vous tous.

— C'était encore plus fort que nous ne nous y attendions. Préparez tout ce que vous avez comme chandails, bas et gants de laine.

— Pourquoi ?

— Pendant que le général parlait, l'aide de camp de Bogdenko a annoncé que son chef voulait voir le général Radesco.

— Et puis ?

— Comment et puis ? Bogdenko est encore plus fort que Vinogradov. Je vous dis : préparez des vêtements chauds pour la Sibérie.

— C'est astucieux.

— Non, pas très. Pour parler sérieusement, retapez-vous. Vous en aurez besoin. Ce n'est que le début et c'est déjà très grave.

— Le général ira chez Bogdenko ?

— Naturellement. Vous ne le connaissez pas encore ?

— Comment est-il en ce moment ?

— Calme. Je dois raccrocher. Bonne nuit. Couchez-vous vite. »

Je raccroche, et Rodica se précipite vers moi :

« C'était l'Intérieur ?

— Oui.

— Que se passe-t-il ?

— Rien que tu n'aies déjà entendu dans le discours. Je voudrais dormir. »

Elle sort, et je prends un somnifère avec un peu de thé froid.



Je suis tout étourdie et je ne sais quelle heure il peut bien être. Près de mon lit, le téléphone sonne sans doute depuis longtemps.

Je décroche.

« Enfin. Je croyais que vous ne répondriez plus ! »
Je reconnais la voix du directeur de cabinet.

« Dans dix minutes, l'auto vous attendra en bas. Il faut que vous veniez tout de suite.

— Que s'est-il passé avec Bogdenko ?

— Bogdenko a demandé au général pourquoi il avait attaqué Ana Pauker, qui est général dans l'Armée rouge. Enfin je vous raconterai cela quand nous aurons plus de temps. Venez vite ! Nous attendons une autre commission. »

Je m'habille, renonce à me peigner, prends mon sac et dévalé les escaliers. Ivan m'attend en bas. Je regarde ma montre : il est 6 heures du matin.

« M. le directeur m'a donné les journaux pour que vous les lisiez dans l'auto. Vous savez, mademoiselle, qu'ils n'ont pas permis aux journaux de publier le discours du général. »

Et il se met à jurer. Je le calme et entre dans l'auto. La banquette arrière est effectivement couverte de journaux. Durant le parcours, j'ouvre le journal communiste *România libera*. En gros titres :

Les événements de Roumanie. L'opinion soviétique ne peut assister impassible à cette lutte entre les éléments démocratiques et les éléments fascistes de Roumanie. Ce

n'est pas seulement une question de politique intérieure roumaine.

Ils essaient évidemment de préparer l'intervention soviétique. Jusqu'où iront-ils ? Sous les gros titres en rouge, une caricature représente Radesco se regardant dans la glace et essayant un salut fasciste. Derrière lui, les portraits de Hitler et de Mussolini, qu'il prend pour modèles. Il y a deux jours déjà, dans le même journal, les mêmes gros titres annonçaient :

Un réquisitoire soviétique à l'adresse de Iuliu Maniu. Le programme F. N. D. et le rôle de la clique réactionnaire du gouvernement Radescou.

Nous arrivons au ministère. Le concierge me dit en ouvrant la porte :

« Quel dimanche, mademoiselle ! Le ministère est plein de commissions et sous-commissions alliées. »

Dans mon bureau sont installés deux représentants de la mission britannique et deux représentants de la mission américaine. Je les invite à me suivre et les pilote dans tous les bureaux pour leur montrer les murs troués par les balles et les vitres cassées. Ils ont l'air sidérés.

« Mais, d'où a-t-on tiré ? »

— De l'un des appartements de l'immeuble d'en face. Cet appartement est occupé par un officier soviétique. Emil Bodnăras lui rendait fréquemment visite. Environ trois fois par semaine, et de préférence le soir. »

Ils se taisent. Ils ne veulent pas manifester leur indignation. La Russie est leur alliée. Des rapports seront probablement transmis à Londres et à Washington.

Nous descendons maintenant sur la place du Palais. Je leur montre les taches de sang et leur raconte la scène d'hier soir.

« C'est une démocratie d'un type nouveau. Qu'en pensez-vous ?

— Est-ce que l'on n'a pas tiré de l'Intérieur sur les manifestants ?

— Nous avons été attaqués, et les communistes ont forcé l'entrée de la rue Wilson. La garde a tiré avec des armes chargées à blanc.

— Il y a eu pourtant quelques blessés ?

— Dans la bousculade, oui. Ils n'ont pas été blessés par des balles. Nous sommes d'ailleurs les premiers à regretter ces blessés. Devions-nous cependant laisser occuper le ministère par les communistes ? »

Ils se taisent. Je reprends.

« D'ailleurs, ces quelques victimes seront montées en épingle par la presse communiste, qui ne dira naturellement pas un mot des autres victimes tuées par eux sur la place du Palais. Vous avez vu le résultat de l'expertise faite sur les blessés et le calibre des balles ? »

Un des Anglais me dit :

« Ce matin, Radio-Moscou a appelé le général « le « bourreau de la place du Palais ».

— Alors l'épithète sera reprise demain par la presse communiste et transformée en slogan. »

Et comme le même hoche la tête :

« Est-ce que vous connaissez le résultat de la conférence de Yalta ? »

Silence. J'enchaîne :

« Si vous voulez bien me suivre, je vous conduirai auprès du général. »

Le général est à sa table de travail. Il a les traits tirés. Toute la nuit, il n'a fait que recevoir des commissions alliées. Pendant que l'audience a lieu dans la pièce à côté, Radou Ionesco me tend les bulletins de la Radio.

« Vous ne savez pas que tout ce que vous avez vu hier n'a été qu'un songe. Lisez l'émission de Moscou. Vous verrez comment tout s'est passé en réalité. »

Et je lis :

Au cours de l'après-midi, les unités militaires roumaines massées dans le ministère de l'Intérieur ont ouvert le feu et tiré sur les paisibles manifestants.

« Quelles unités militaires roumaines ? »

Radou Ionesco me regarde en souriant :

« C'est ce que je voudrais aussi savoir. La garde est composée d'environ cent hommes. Mais attendez, ce n'est pas tout ! Lisez ceci encore : *Par ordre du commandement soviétique, tous les soldats et officiers roumains qui se trouvaient en territoire roumain ont été désarmés.*

« A commencer par la garde du palais royal. Je dois justement voir le général pour le lui annoncer. Il est seul ?

— Non. Commissions américaine et britannique.

— Cela les intéressera peut-être aussi. Du train dont vont les choses, s'ils n'interviennent pas.... Voulez-vous m'annoncer ? »

Restée seule, je me remets à lire les journaux.



Le lendemain, 26 février, très gros titres dans la *România libera*:

Le criminel Radesco a répondu par les rafales de mitrailleuses à la paisible manifestation de plus de 60 000 citoyens antifascistes.

Radesco a essayé de déclencher la guerre civile.

Les bourreaux du peuple doivent être châtiés.



România libera du 27 février ne cache même plus sa source d'information :

Le feu contre les manifestants a cessé seulement à l'intervention de la commission alliée de contrôle, a annoncé Radio-Moscou.

La commission alliée se trouvait au déjeuner du Cercle militaire pendant toute la scène. Comment a-t-elle pu intervenir ?

Dans le même journal, en gros caractères :

Nouvelles preuves accablantes contre le bourreau Radesco. Le massacre a été préparé d'après les méthodes de Goering. La complicité Maniu-Bratiano.

Radesco répond par des assassinats à la conférence de Crimée.

Comment Radesco a transformé les ministères en forteresses.

Et, sous une caricature où le général est décoré par Hitler, de nouveau la formule sacro-sainte :

Radio-Moscou a annoncé hier soir : Détails sur l'attitude provocante de Radesco le 24 février.

A la lecture du titre suivant je ne peux m'empêcher de rire :

La mise en scène de Radesco n'a de correspondant dans l'histoire que l'incendie du Reichstag.

Personnellement, je n'ai pas assisté à l'incendie du Reichstag. J'ai vu seulement comment une auto grise du P. C. mitraillait ceux qui osaient chanter l'hymne national.



Ce même 27 février, je suis réveillée au milieu de la nuit par un coup de téléphone de l'Intérieur.

« Habillez-vous en hâte. Vous ne savez pas qui vient d'arriver à Bucarest.... »

Je balbutie, encore engourdie :

« Qui donc ? »

— Vichinsky lui-même. »

Je me dresse sur mon lit. J'ai retrouvé brusquement toute ma lucidité.

« Où est-il ? »

— Je vous l'ai déjà dit : à Bucarest.

— J'ai bien compris. Mais en ce moment ?

— Il a quitté le palais royal. Venez vite. Vous assurerez la liaison avec le palais. L'auto sera chez vous dans dix minutes. »

J'ai juste le temps de mettre ma tête sous un robinet d'eau glacée. Vichinsky, le procureur des procès de Moscou.... Le Kremlin doit être décidé à faire encore plus vite que nous ne le croyons.

Au ministère m'attendent une impressionnante cafetière et les rapports. Radou Ionesco me dit en allumant une cigarette.

« Avalez vite le café. Plus question de dormir pendant quelques jours.

— Vichinsky a vu le roi ?

— Naturellement. Il s'est rendu directement de l'aérodrome au palais. Voilà la scène : d'un côté, le roi et le ministre des Affaires étrangères. De l'autre, Vichinsky et l'interprète. Vichinsky demande le changement immédiat du gouvernement : Radesco déloyal envers l'Union soviétique, bourreau du peuple. Il désigne au roi la liste des futurs membres du gouvernement. La liste complète, vous compre-

nez, emportée telle quelle de Moscou. En tête de liste, Groza.

— Et le roi ?

— Refuse. Dit à Vichinsky que la demande de l'U. R. S. S. sera prise en considération, mais déclare devoir se conformer aux lois de la constitution et consulter les chefs politiques du pays. Suivre les procédés parlementaires.

— Vichinsky ?

— Sort en lui demandant de faire vite.

— Les représentants des missions britannique et américaine étaient présents ?

— Vous pensez que Moscou a prévenu Londres et Washington avant d'envoyer Vichinsky ? Vous êtes bien naïve ! ou encore endormie. Moscou a voulu un coup de théâtre.

— Que fera le roi ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il essaiera probablement de gagner du temps, pour permettre à Londres et Washington d'intervenir. Maintenant, vous êtes tout à fait réveillée ? Bon. Gardez le contact avec le palais.

— Je vais voir Mircea Ioanitziu.

— Allez-y immédiatement. »



Mircea Ioanitziu est le secrétaire particulier du roi. Il me confirme mot par mot la scène et paraît plein d'espoir.

« Il est impossible que les Anglo-Américains acceptent une immixtion aussi totale dans nos affaires intérieures. L'accord de Yalta ne peut être une simple comédie. »

Et comme je me tais :

« Vous devriez mettre votre manteau. Il fait froid. »

Et il me montre les vitres cassées et les traces de

balles qui décorent, comme à l'Intérieur, les murs de la pièce.

« Nous avons alerté Burton Berry et Morfbanks. Demain Londres et Washington seront avertis. J'espère vous donner de meilleures nouvelles alors.

— Que dit le roi ?

— Il est ferme. Il attend, comme nous tous, la réaction anglo-américaine. Ayons bon espoir. A demain ! »

Je rentre en courant à l'Intérieur. Je m'assieds au bureau, le regard fixé sur le téléphone. En me reconduisant, Mircea Ioanitziu m'a promis de m'appeler à la moindre nouvelle.



Dès le lendemain, les manifestations recommencent. Les communistes font descendre tous les fonctionnaires de l'État et les ouvriers dans les rues pour hurler : « Mort à Radesco. » Naturellement, toutes les manifestations ont lieu sur la place du Palais. Partout de grandes affiches, partout les mêmes pancartes.

Le général passe son temps en conversations avec Maniu, Bratiano et Titel Petresco.

Les journaux redoublent leurs attaques. Mais aucun journal n'informe la population de la présence à Bucarest de Vichinsky.

Je fais la navette entre le palais et l'Intérieur. Aucune réaction des Anglo-Américains. Mircea Ioanitziu hausse les épaules :

« Burton Berry cherche à voir depuis deux jours Vichinsky, qui ne lui a donné aucun signe de vie et demeure invisible. Pas totalement invisible, du reste. »

Il ouvre la fenêtre. Des chars lourds soviétiques traversent la place du Palais, précédant un bataillon de l'Armée rouge qui défile aux sons d'une musique militaire.

« Merveilleuse mise en scène. Intimidation dans toutes les règles. Qu'en dites-vous ?

— Vous savez bien que l'Armée rouge s'est emparée de plusieurs édifices-clefs de Bucarest. »

En rentrant à l'Intérieur je vois encore trois chars russes postés dans une des rues latérales.

Je n'ai pas fermé l'œil depuis deux jours, et je m'endors sans le vouloir, la tête sur la table, dans mon bureau.



La campagne de presse atteint maintenant à l'hystérie et ne cherche plus à camoufler quoi que ce soit. La *România libera* du 1^{er} mars annonce enfin l'arrivée à Bucarest de Vichinsky. Sur la même page, à côté de sa photo, en gros titres :

Le gouvernement Radesco doit démissionner, a transmis hier soir Radio-Moscou.

Est-ce que le criminel a été relevé de ses fonctions ?

Encore une caricature : Radescou indiquant à des officiers le plan de bataille du 24 février.

Un coup de téléphone du palais royal. Mircea Ioanitziu :

« Rien des Anglo-Américains. »

Trois heures après, un autre appel :

« Venez vite. »

Je me précipite au palais. Ioanitziu m'accueille, blême.

« Vichinsky vient de sortir. Il ne veut plus attendre. Il a tendu au roi la liste du nouveau gouvernement et l'a accompagnée d'un coup de poing sur la table. En partant, il a claqué la porte tellement fort que des morceaux de plâtre en sont tombés. Il veut sa réponse avant la fin de la soirée. »

Je dois être devenue livide à mon tour, car Ioanitziu me tend une chaise.

« Asseyez-vous.

— Non, je vais retourner à l'Intérieur.

— Nous attendons le général au palais. »

Je murmure :

« Alors c'est fini ?

— Je le crains. Les Anglo-Américains nous ont laissés tomber. »



Le soir tombe lorsque le général sort du palais. Il tient à la main une petite chaîne en or que la reine Hélène portait toujours autour du poignet. Pendant que le roi lui demandait sa démission, la reine a tendu au dernier défenseur de la monarchie roumaine la petite chaîne.

Il en joue pensivement et me dit :

« Remontez dans votre bureau et prenez toutes vos affaires. Reposez-vous aussi. Maintenant, vous en aurez le temps. »



Le lendemain, le 2 mars, *România libera* peut enfin annoncer la bonne nouvelle :

Le bourreau Radesco a été chassé du pouvoir.



Nous sommes séquestrés pendant vingt-sept heures dans nos bureaux à l'Intérieur. Le directeur de cabinet est envoyé devant la cour martiale. Nous autres, nous sommes autorisés à rentrer chez nous, où nous devons nous tenir à la disposition de la police pour tout supplément d'enquête.

Le général Radesco se trouve à l'ambassade britannique.



Le 6 mars, le gouvernement Groza est constitué. Je n'ai pas besoin de lire les noms de ceux qui le composent.

Ces noms se trouvaient déjà sur la liste qu'a déposée il y a neuf jours Vichinsky sur le bureau du roi Michel.



J'ai repris ma vieille habitude de Câmpulung, et je me réveille au milieu de la nuit pour écouter les émissions de la B. B. C. et de la Voix de l'Amérique.

Aujourd'hui Rodica a fait venir des amis d'un appartement voisin, qui n'ont pas de poste, pour écouter l'émission. Nous sommes six rassemblés autour de la radio.

La B. B. C. lance ses trois coups sourds. Nous nous taisons tous.

Un communiqué de guerre. La voix du speaker annonce sitôt après la liste du gouvernement roumain. Sans commentaires. Si, un seul, en fin d'émission. La Transylvanie du Nord passe sous administration roumaine par décision du gouvernement soviétique.



Dans les rues balayées par la pluie, il y a moins de manifestations. Le vent a enlevé les affiches des murs. Quelques lambeaux pendent, çà et là, lamentables. Je n'y lis plus que « Mort à... ». Bientôt d'autres noms viendront sans doute compléter la formule. Teohari Georgesco est ministre de l'Intérieur. Mes ex-camarades de rédaction que je rencontre au club libéral disent maintenant simplement « commission soviétique de contrôle », « alliée, c'est-à-dire russe » a disparu du répertoire. Les attaques contre l'opposition gagnent en violence.

Un jour, en allant au club du parti libéral, je trouve mes ex-camarades très agités. Ils croient que la mise hors la loi des partis de l'opposition n'est plus qu'une question de mois.

Je leur demande :

« Et alors, que ferons-nous ? »

Ils me regardent, et l'un d'eux me dit d'une voix très calme.

« Mais, voyons, tu ne vas pas te mettre à douter de nous. Nous continuerons à lutter. »

Je vais vers lui. Nous nous serrons silencieusement la main. L'un de nous se met à rire. Et tout d'un coup une grande joie éclate et nous emporte tous. Nous sommes jeunes et forts de notre désir de liberté, et nous venons de le redécouvrir tous ensemble.

En sortant dans la rue, nous continuons à rire dans la forte lumière du printemps.

Devant le siège du P.C. du quartier une très vieille femme regarde dans la vitrine un grand portrait de Staline. Elle demande à un homme qui sort du siège.

« Dis, mon enfant, qui est-ce ? »

En véritables badauds que nous sommes, nous nous arrêtons tous pour écouter la réponse.

« C'est Staline, répond le communiste. Celui qui a chassé les Allemands de notre pays.

— Dieu le bénisse, dit la vieille. Quand est-ce qu'il va chasser les Russes aussi ? »

Le jeune homme lui jette un « vieille idiote » courroucé et s'éloigne.

La vieille femme demeure très étonnée au milieu de la rue. Et alors l'un d'entre nous se rapproche d'elle et lui murmure très doucement :

« Bientôt, petite mère, bientôt. Dès que la guerre sera finie. »

DEUXIÈME PARTIE

« JE, SOUSSIGNÉE, DÉCLARE... »

I

CE 29 juillet 1945 je sors de la maison du général Radesco en poussant devant moi mon vélo. Deux voitures stoppent brusquement et me coinent.

« Les papiers de la bicyclette. Nous sommes informés que tu l'as volée. Grimpe dans l'auto. Tu es arrêtée.

— Pourquoi n'osez-vous pas dire la vérité ? Vous m'arrêtez parce que je sors de la maison du général Radesco. Je suis son avocate. »

J'ouvre mon sac et leur tends la procuration... et la carte du vélo.

« Nous n'avons que faire de ta procuration. Tu es arrêtée. Allez, grimpe avant que nous te fassions monter nous-mêmes. »

Je lance le vélo sur eux et me mets à courir sur le boulevard. Je passe devant une horloge qui indique 11 heures et demie. J'ai encore une demi-heure avant le déjeuner. Il faut que je leur échappe et que j'arrive à porter le message caché dans mon chignon. Je me sens attrapée par les bras.

« Ne crie pas. Ne tourne pas la tête. »

Je tourne la tête, et j'aperçois sur le trottoir d'en face une silhouette connue. Je crie :

« Horia ! »

Une main s'est agrippée à mon cou et le serre.

« Ne crie pas. »

Je crie à celui qui maintenant traverse la rue.

« Annonce au siège du parti libéral que je suis arrêtée. »

Une voix totalement étrangère me répond :

« Mais comment vous appelez-vous ? »

Je donne des coups de pied aux deux hommes qui me tiennent par les bras. Je réussis à me dégager un instant. Je cours vers celui qui m'a répondu. Ce n'est pas mon ami. Seule la silhouette était ressemblante. Une main m'attrape par-derrière et me couvre la bouche. Je me débats. J'étouffe. Je suis emportée. Je continue à me débattre. Ils cognent ma tête contre la portière de l'auto.

L'auto démarre. La tête me pèse. Est-ce que mon chignon s'est défait ? Contre mes côtes, à droite et à gauche, deux revolvers.

« Si tu fais un seul mouvement, nous tirons. »

Je veux toucher mon chignon. Je me ravise et renonce à faire le geste.

« Si tu cries, nous tirons. »

L'auto s'arrête devant le ministère de l'Intérieur. Le concierge est resté le même. Il me salue, très étonné. Une seconde auto stoppe derrière nous. Sur son toit, le vélo. On me fait monter au premier étage. Personne dans les couloirs. Nous passons devant mon ancien bureau, puis devant celui de Teohari Georgesco. On me fait entrer dans l'ex-bureau de Radou Ionesco. Debout, un homme blond. Deux autres qui fument.

« Enfin, voilà la terroriste ! »

J'éclate de rire. Je suis contente parce que je n'ai pas été fouillée et que mon chignon ne s'est pas défait.

« Vous voulez probablement parler de vous. Vous me faites arrêter dans la rue sans mandat d'arrêt. Du point de vue juridique.... »

Le type blond se dirige vers moi.

« Tu ferais mieux de la boucler. Tu veux tâter de la Sibérie ? Après avoir fermé à clef le bureau de Teohari Georgesco, il te faut encore un mandat d'arrêt ?

— C'est parce que j'ai fermé ce bureau à clef que je suis terroriste. Tout s'explique !

— Bon, tu es impertinente. On va pouvoir s'amuser. »

Il lève la main. Une gifle. Deux. Trois. Je ne peux plus compter. Enfin il s'est arrêté.

« Qui étaient les personnes que le général te demandait de voir de sa part ? Avec qui assurais-tu la liaison ? »

Les joues me brûlent et je sens dans la bouche un goût de sang. Je ne peux pas parler. Je leur tends la procuration. Ils m'arrachent le sac des mains.

« Combien de manifestes as-tu distribués ? »

Je hausse les épaules.

« Nous te déliérons bien la langue, ne t'en fais pas ! Nous ferons tout pour ça. Nous t'attendons depuis si longtemps. »

Il presse sur un bouton. Deux militaires entrent dans la pièce. Le type blond prend ma montre et ma ceinture. Les deux militaires me poussent vers la porte. Au bureau, les trois types fouillent mon sac.

Au bout du deuxième couloir je vois les W.-C. Je demande la permission d'y aller. Les deux soldats se regardent. L'un d'eux dit :

« C'est contraire au règlement. Mais vas-y. Nous t'attendons devant la porte. »

J'entre, je ferme la porte, je tire l'eau, défais mon chignon. Le papier est tombé par terre. Je me penche, le déchire en tout petits morceaux, le jette dans le trou. J'attends un moment, tire de nouveau l'eau. Aucune trace de papier. Je refais un peu le chignon. Tire l'eau. Sors. Pendant tout ce temps, j'ai toussé.

Est-ce qu'ils s'apercevront du désordre de ma coiffure ?

Non. Ils me poussent plus loin. Nous descendons l'escalier. Au sous-sol, je suis remise à deux civils.

« Est-ce que la détenue s'est arrêtée en cours de route ? »

— Non. »

Je respire. Les soldats ne sont donc pas communistes. Un des militaires ajoute :

« Cachot. »

Un autre couloir. Série de cellules. De temps en temps, un cri. Une main sur mon épaule :

« C'est ici. »

Une porte s'ouvre.... Je suis poussée dans le noir. Je ne vois rien. J'essaie de m'asseoir. Je n'y arrive pas. Je veux me tourner. Impossible. La pièce a les dimensions d'un cercueil, un cercueil debout. Je veux m'appuyer au mur. Je sursaute : les murs sont couverts de tôle humide, glacée. J'ai soif, ma tête se fait lourde. J'entends des pas. Le silence. Puis un autre bruit, très fort, très près : les battements de mon cœur. Peu à peu, je commence à voir danser devant mes yeux des étoiles rouges, des cercles jaunes, encore des cercles jaunes. Les cercles tournent, tournent.... Je reviens à moi. Je suis étendue sur le ciment du couloir. Je passe la main sur le visage : mes cheveux sont mouillés.

« Ça y est. Elle a ouvert les yeux. Faites-la monter au premier. »

Deux hommes en civil me relèvent. Les revolvers dans les côtes. Ils me tiennent sous les aisselles, me poussent. Je ne comprends rien. Où sont les militaires ? Pourquoi me pousse-t-on ? Ils ouvrent une porte, me font entrer dans une chambre. Une fenêtre ouverte. De l'air. Dehors, il fait noir. Le même homme blond :

« Quelles liaisons assurais-tu au bureau de la place du Palais ? »

— Aucune.

— Si tu veux t'en tirer avec ça, signe là. »

Il me tend un papier. Les lettres jouent devant mes yeux.

« Je ne peux pas lire. Et, même si je le pouvais, je ne signerais rien. »

— Tu vas le regretter. Bientôt tous les instruments de la réaction se mordront les poings et pleureront de regret.

— Je ne signe rien. »

L'homme blond me met un bandeau sur les yeux, me tire les mains par-derrière et me met des menottes. Les premières sont trop larges.

« On renonce aux menottes, camarade ? »

— Non. Pour elle, nous ne reculons devant aucun sacrifice. »

Ils éclatent tous de rire.

« Je vais essayer celles-là. »

Quelqu'un me tord les poignets. Les menottes me serrent. Elles sont lourdes. J'ai l'impression que je vais tomber sur le dos. Je glisse dans les escaliers bien que deux hommes me soutiennent. Je sens l'air frais. Nous devons être dans la rue. Ils me jettent dans une voiture. L'auto démarre. Les revolvers dans les côtes.

« Si tu fais un seul geste, on tire. »

Est-ce que les revolvers sont chargés ?

La voiture me semble rouler depuis toujours. Un coup de frein brusque. Un bruit de portes qui s'ouvrent. Elles doivent être en fer.

Quelqu'un ouvre la portière et me pousse.

« Allez, descends. Nous y sommes. »



On m'arrache le bandeau des yeux dans une pièce qui ressemble à un compartiment de train. Tout en haut, près du plafond, une fenêtre, petite, carrée, fermée.

Pour arriver jusqu'à la fenêtre, il faudrait grimper sur le lit superposé, où j'aperçois une silhouette qui me tourne le dos. Deux pieds gonflés et crasseux sortent de la couverture. J'ai toujours le revolver dans les côtes :

« Défendu de parler. Compris ? »

Le gardien tire la porte. Je me mets sur le lit. Le lit est une plaque en tôle très froide. Les yeux me font mal. J'essaie de m'endormir. Je ne peux dormir avec la lampe allumée. Je me relève.

« Comment éteint-on la lumière ? »

La silhouette d'en haut se tourne lentement. La figure est éclairée par la lampe très puissante. Un visage tout rond, jeune. Des plaques rouges aux pommettes. Elle regarde dans la direction du petit œil en verre dans la porte. Elle met lentement la main sur son visage et, la laissant glisser, pose un doigt sur la bouche. Je comprends. Il ne faut pas parler. On peut nous voir. Je me rallonge sur le lit. Sur le ventre, à cause des menottes. J'essaie de mettre ma tête de côté pour respirer. Des pas martèlent le couloir. Un bruit métallique. Des chaînes ? Un autre pas maintenant qui s'arrête devant notre cellule. La porte s'ouvre :

« Lève-toi. »

Je veux me mettre debout, mais je ne réussis pas et retombe la tête la première, sur la planche. Le gardien rit bruyamment. Il me tire par le bras.

« Allez, viens, ma jolie. »

Je ne sens plus mes bras : à leur place, une douleur lourde. Nous traversons un couloir. Cellules. Le même œil sur toutes les portes. Une file interminable d'yeux de crapaud qui me regardent.

Un bureau. Quatre hommes. Un petit gros qui porte des moustaches. Un autre : petit museau pointu comme celui d'un rat. Les deux autres discutent en me tournant le dos.

« La voilà ! Bien arrangée, la garce, avec ses bracelets. Voilà le modèle de bracelets que portera bientôt toute la réaction. Tu ne cachais pas ainsi, derrière ton dos, les bracelets en or que tu portais aux réceptions américaines. Pourtant ils étaient tout aussi lourds.

— Je n'ai pas porté de bracelets en or. »

Je voudrais leur dire que j'ai toujours été trop pauvre pour m'acheter des bracelets en or, mais je me ravise. A quoi bon ? Je revois sur le bureau mon sac. Je le regarde tendrement, un peu comme un être humain. La seule chose qui me relie à tout ce qui est dehors. L'homme qui ressemble à un rat sort de mon sac un paquet de pall mall.

« Si tu es gentille et si tu nous dis quel est l'officier américain qui t'a donné ces cigarettes, je te fais enlever les menottes.

— J'ai acheté les cigarettes cinq cents lei le paquet.

— Tu sais que nous avons les moyens de te faire parler. »

Les bras me tirent de tout leur poids en arrière. L'homme-rat prend une clef sur le bureau et se dirige vers moi.

« Tu vas signer cette feuille. »

Le bruit de la clef dans les menottes. Je me redresse un peu, mais les bras pèsent plus encore. L'homme-rat va se rasseoir. Un autre se lève et avance sur moi. Je recule et m'appuie au mur. Il m'attrape par le poignet et me tire vers le milieu de la pièce.

« Qui t'a donné le droit de t'appuyer ? Signe. »

Il me pousse vers le bureau. Sur la feuille des lettres dansent, dansent. « Inventaire du détenu. »

« En dehors du sac et de la bicyclette, je n'ai rien. »

Ils se mettent tous à rire, sauf l'homme-rat qui lance :

« Toutes les réactionnaires sont crétines. L'inventaire de ce que tu as sur toi. »

Un autre intervient :

« Tu es vraiment bouchée. Déshabille-toi, quoi. »
Je recule d'un pas. J'ai la chair de poule.

« Allez, déshabille-toi. »

Maintenant il hurle. Je reste figée sur place.

« Tu n'entends plus, non ? Déshabille-toi. »

Je suis glacée, mes jambes tremblent. J'arrive à reculer encore d'un pas. Je retrouve le mur, je m'appuie.

Deux d'entre eux se sont levés et se dirigent vers moi.
L'homme-rat hurle :

« Tu n'as pas le droit de t'appuyer au mur. Déshabille-toi ! »

Les deux hommes m'empoignent. Je me débats. Ils rient. La chambre tourne autour de moi. Ma tête reste prise dans la robe qu'ils ont tirée. La combinaison glisse. Je ne peux plus me retenir, je ferme les yeux et je donne des coups de poing et de pied à droite et à gauche. Je suis saisie, et ma tête est cognée contre le mur. J'entends le bruit. Une gifle encore. Ils m'ont lâchée. J'ouvre les yeux, me tourne, retrouve le mur, me plaque contre lui. Ils rient de nouveau et me jettent une salopette. Je me penche pour la prendre. Ma tête est attirée par le plancher comme par un aimant. Je n'arrive pas à saisir la salopette. Un homme la prend et me la passe.

« C'est ça, putain réactionnaire, nous allons t'habiller comme une petite poupée. Tu fais beaucoup de chichis, mais nous sommes gentils, nous, nous sommes patients ! »

La salopette est crasseuse. Elle sent mauvais, et j'ai la nausée. Je la tiens serrée au cou pour qu'elle ne glisse pas sur l'épaule : elle est trop large !

« Si tu signes ça, nous te relâchons. »

Ce n'est plus la feuille avec l'inventaire. Une feuille tapée à la machine : « Je soussignée, déclare que.... »

« Je ne peux pas lire. »

Un revolver est braqué sur moi.

« Signe ou nous te tuons.

— Faites-le, mais faites-le donc ! »

J'ai crié. Un moment de silence. L'homme-rat pose tranquillement le revolver sur la table, vient vers moi, me tend une chaise :

« Assieds-toi. »

Puis il dénoue mes mains agrippées au cou et tire la salopette par la manche droite.

« Non, mais voyez donc, elle a les épaules hâlées la garce de fasciste ! »

Son crachat coule de l'épaule sur le dos.

Je me mets à rire. Pourquoi rire et non pleurer ? Je ris, ris aux larmes, n'arrive plus à m'arrêter.

« Elle est hystérique. »

Mon rire continue tout le long des couloirs par lesquels nous passons. La cellule. J'aperçois par la fenêtre une aube blafarde. Du moins, je crois que c'est l'aube. Je m'écroule sur la plaque en tôle. Ils ne m'ont pas remis les menottes. Que veulent-ils exactement me faire signer ? Que savent-ils déjà de précis ? Je ferme les yeux. J'ai l'impression que ma tête se gonfle vite, vite comme un ballon pendant que les jambes s'étirent. Les dents aussi, les dents deviennent longues. J'ouvre la bouche. De chaque dent pousse une planche sur laquelle se promènent des hommes avec des bottes. J'entends résonner leurs pas à l'intérieur. J'ai soif.



Il fait très chaud dans la cellule. La salopette me colle à la peau. Elle sent tellement mauvais que chaque effluve me donne la nausée. D'ailleurs, je n'ai rien eu à manger et à boire depuis qu'ils m'ont arrêtée. Hier ? C'était hier ? La porte s'ouvre. Deux gardiens qui me paraissent énormes. L'un deux tient une feuille à la main et me montre du doigt.

« 55. »

Puis vers la silhouette d'en haut :

« T'es réveillée, Iulisca ? Bon, le 54 en règle aussi. »

Ils déposent sur ma planche deux gamelles et un broc d'eau. Dans chaque gamelle, une boulette de maïs.

Du lit d'en haut surgissent tour à tour une jambe, puis l'autre. La femme descend sur mon lit. C'est la première fois que je la vois debout. Même salopette que la mienne, mais déchirée sur le ventre. Un ventre énorme. Enceinte ! Son visage est très jeune. Pas de rides, seulement des taches rouges. Elle prend sa gamelle et se met à mastiquer bruyamment pour couvrir sa voix. Elle me dit simplement :

« Budapest. »

Elle est donc Hongroise.

La porte s'ouvre. Un autre gardien.

« Iulisca, viens. La ration d'air. »

J'avale difficilement la boulette de maïs, qui est toute sèche, dure. Je m'étends. Combien de temps ai-je dormi ? Ai-je dormi seulement ?

La porte vient de s'ouvrir de nouveau, et le gardien s'efface pour laisser passer un homme aux yeux bleus et à l'air assez doux. Le premier qui me dise bonjour. Il se met sur le bord de mon lit, me prend la main.

« Pourquoi ne veux-tu pas signer ? »

— Hier, je n'arrivais pas à lire. Je n'aurais pas pu non plus tenir un crayon à la main.

— Je te conseille très amicalement de signer tout ce qu'ils vont te demander.

— « Ils » ? qui sont-ils ? Vous, au moins, vous parlez le roumain sans accent.

— Tu as distribué des tracts T ?

— J'ai distribué beaucoup de tracts. T était l'un d'eux.

— Pourquoi as-tu fais cela ?

— Si la presse était libre, nous n'aurions pas besoin de le faire !

— Je te conseille de ne plus répéter cette phrase. Tu n'as rien à gagner en étant impertinente. »

Il est parti. Le soleil entre dans la cellule et se heurte à la lampe toujours allumée. Je me sens incapable de concentrer ma pensée. Deux punaises se promènent sur le mur d'en face. Elles sont libres de se promener. Combien de temps suis-je restée ainsi à les regarder ? La porte est de nouveau ouverte.

« 55. La ration d'air. Dans la cour tu n'as pas la permission de tourner la tête. Tu regardes droit devant toi. Compris ? »

Je suis d'abord conduite au W.-C.

« Laisse la porte ouverte. »

J'ai envie de le frapper, de me frapper, de frapper tout le monde. Je me retiens, je laisse la porte ouverte.

Nous prenons le couloir dans le sens inverse. Nous sortons dans la cour. Par-dessus j'aperçois un grand immeuble. La prison a l'air d'une étable. La cour : un espace carré, deux trottoirs. Je traîne mes pas d'un bout à l'autre du trottoir. La grande maison d'en face semble déserte. Je ne la connais pas. Je voudrais tellement savoir dans quel quartier nous nous trouvons. Sur l'autre trottoir, des pas. Je veux tourner la tête. Une main moite se pose sur ma nuque.

« Regarde devant toi ou on te supprime la ration d'air. »

Le soleil tape fort. Il doit être midi. Mes jambes se font de plus en plus lourdes. La salopette est mouillée de transpiration. Le ciel très bleu. Il n'y a pas un nuage. Pas un seul.

Le bruit des portes qui s'ouvrent. Une auto pénètre dans la cour. L'homme-rat en descend et se met à hurler.

« Qui a accordé la ration d'air à cette pourriture réactionnaire ? »

Le gardien me donne des coups de poing. L'homme-rat continue à hurler :

« Chienne, vipère, putain.... »

Le gardien me ramène dans la cellule. Iulisca est de nouveau installée sur son lit. Aucune expression sur son visage. Je m'étends. Si elle accouchait ici ? Les heures passent, ne passent pas ? Iulisca se tait. Elle doit regarder le plafond. Je compte les pas qui passent dans le couloir pour essayer de m'endormir.



Dehors, il fait noir et les pas martèlent sans cesse le couloir. Le temps me paraît chargé de bruits de pas. Une détonation. Un cri. En haut, Iulisca ne se tourne plus d'un côté sur l'autre. Elle doit dormir. Les pas. La porte :

« 55, à l'enquête. »

J'ai brusquement froid.

Dans le bureau des figures nouvelles.

« Tu désires quelque chose ? »

— Non.

— Une cigarette ? »

L'étui est tendu vers moi. Je prends la cigarette. Quelqu'un me donne du feu.... Je tire la première bouffée et tout commence à tourner autour de moi. Je fais quelques pas à reculons pour m'appuyer au mur.

« Tu n'as pas le droit de t'appuyer. »

J'ai envie de vomir.

« Tu as reconnu avoir distribué des manifestes T. »

— Les manifestes remplacent les journaux dont vous avez suspendu la parution.

— Ici, tu n'es pas à la barre du tribunal pour plaider.

— Je l'ai remarqué.

— Moi, je remarque surtout que tu es impertinente.

Tu sais que les manifestes T prétendaient que les Anglo-Américains veulent une paix juste et les Russes une paix russe.

— Les Anglo-Américains n'ont pas envoyé leurs ministres des Affaires étrangères pour imposer à la Roumanie un gouvernement. Sans élections.

— Tu récites la leçon que t'a apprise le bourreau Radesco.

— Non, je dis ce que nous pensons tous. »

Je m'attends à être frappée. Mais ils ne quittent pas leurs chaises.

« Qu'a-t-on discuté chez Maniu il y a une semaine ?

— Il y a une semaine j'étais à Sinaïa.

— Tu vas donner une déclaration sur ce que tu as discuté il y a deux jours avec cet autre instrument de la réaction : Mircea Ioanitziu.

— Je n'ai pas vu Mircea Ioanitziu il y a deux jours.

— Comment l'as-tu connu ?

— Nous avons été camarades de Faculté.

— Assieds-toi et écris ce que tu as discuté avec le secrétaire du roi.

— Je n'ai rien discuté avec lui.

— Où se cache Mihai Farcasanu ?

— Je ne sais pas.

— Où se cache Vintila Bratiano ?

— Je ne sais pas.

— Le résumé de la discussion entre Bratiano et Burton Berry ?

— Je ne sais pas.

— Le résumé de celle entre Maniu et Metiano ? Si tu nous la racontes, nous te relâchons. »

Je fais semblant de réfléchir pour essayer de récapituler. Ils veulent compromettre toute l'opposition par mes déclarations.

« Je n'ai rien à écrire. Je ne sais pas. »

Celui qui regardait par la fenêtre vient vers moi :

« Tu vas écouter ce que je vais te lire. Puis tu vas signer. Sinon, je te tue sur place.

« Je, soussignée, déclare avoir convenu avec Mircea Ioanitziu, secrétaire du roi, que le dépôt d'armes devait être confié à Vintila Bratiano. Par suite de conversations entre Maniu, Bratiano, Burton Berry et Metiano, conversations que j'ai été chargée de relater à Radescou, il a été décidé de la création d'une organisation subversive nommée T, c'est-à-dire Terreur. Le but de cette organisation est de supprimer tous les chefs de notre démocratie instaurée grâce aux luttes et aux sacrifices de notre peuple et de jeter le pays dans les griffes du fascisme. Le chef suprême de l'organisation est le général Radesco. »

Je ne proteste pas et les laisse lire. Ils sont naïfs de me livrer ainsi tout leur plan à l'avance. Dans quel but veulent-ils monter toute cette affaire ? Je me sens très lucide. Il continue :

« Je reconnais avoir prêté le serment suivant : « Je « jure de ne jamais dévoiler à qui que ce soit l'existence « de l'organisation et de ceux de ses membres que je « connais. Si jamais je foulais ce serment aux pieds, je « peux être considérée comme traître et fusillée. Je le « jure librement et sans être contrainte.

« Le signal de l'action doit être donné par le général Radesco, d'après les indications du roi. »

Je n'y tiens plus. J'ai envie de rire.

« Il est inutile que vous continuiez à me lire tous ces mensonges. Ils sont trop énormes.

— Chienne réactionnaire, si tu ne signes pas, on te fusille. »

Je hausse les épaules.

« Vous perdez votre temps.

— Terroriste infâme, tu vas signer.

— Non, les terroristes, c'est vous. »

Des gifles. Des coups. Je me débats. Je suis jetée par terre. Quelqu'un me foule aux pieds.

« Signe ! Je te tue ! Signe ! »

L'un d'eux m'a immobilisé les bras. Un autre les jambes. Un troisième prend dans un tiroir une sorte de manche cousue aux deux bouts et remplie de quoi ?

« Tu signes ? »

Je me tais. Il se penche, me met un gros mouchoir sur la bouche et cingle l'air avec la manche. L'air siffle.

« Tu signes ? »

Je regarde la manche qui voltige au-dessus de ma tête. Je me tais.

« Bon, alors, tenez-la bien, vous autres. »

Le premier coup m'atteint à la cuisse. Le deuxième en plein visage. Tout siffle, tourne. Je me tords. Tout le monde crie. Moi aussi ? Je mords, mords le mouchoir dans la bouche. La cuisse, encore la cuisse. Les cercles. Le jaune tourne, tourne, se rapproche. Je ne sais plus rien.



Depuis quand suis-je étendue sur le lit ? Ai-je eu un cauchemar ? Iulisca a une très grosse tête. Non, c'est le ventre. Si elle accouchait ? Cette lumière.... Je veux me tourner. La cuisse me brûle. Je la touche. La salopette est collée à la peau. J'essaie de la détacher. Je crie. Je ne peux me relever. J'arrive à mettre la main sur la peau. C'est mouillé : du sang !

Des pas. S'arrêtent. La porte. Un homme en blanc. Tient à la main une seringue. S'approche, tire la salopette, dégage le bras. Me fait une piqûre. Je tremble, j'ai froid, je ne sais plus comment faire tenir ma tête. Elle se penche, se penche, s'enfle. Je m'enfonce.



Je me réveille encore engourdie. Dehors, il fait jour. Sur mon lit une boulette de maïs. J'essaie de me relever. Je crois me rappeler que... ai-je rêvé ? Ai-je vraiment pris ces couloirs. Il y avait l'homme-rat qui me tendait une feuille. Qu'ai-je signé ? Ai-je signé quelque chose ? Je ne sais pas. Je veux me mettre debout, et je ne réussis pas. La piqûre. Qu'est-ce qu'il y avait dans l'ampoule ? Si je n'ai pas rêvé ? Si j'ai signé ? Ils vont les arrêter ?



Plusieurs jours ont dû passer. Je ne sais pas combien. Je n'arrive pas à compter. Une seule pensée : après la piqûre, ai-je signé quelque chose ou non ? Ai-je rêvé ou non ?

Une fois par jour on me traîne aux W.-C., et on laisse la porte ouverte. Les gardiens rient aux éclats.

« Te voilà bien arrangée ! On dirait le lendemain de la nuit de noce. T'es vraiment belle à voir. »



Je reste assise au bord de mon lit, les jambes pendantes. Je regarde mes pieds qui ressemblent maintenant à ceux de Iulisca. Gonflés, crasseux. J'ai tout le temps soif. Ici, l'eau a un goût étrange, fade jusqu'à l'écoeurement. Et je n'ai droit qu'à un broc par jour.

Aujourd'hui, de nouveau, les pas s'arrêtent devant ma porte.

« 55 à l'enquête. »

Je n'ai donc pas signé toutes les déclarations. Malgré la perspective de l'enquête, j'en éprouve comme un soulagement.

Sur le bureau, des objets nouveaux : des réflecteurs. Ils s'allument, s'éteignent, braqués sur mes yeux. On me

dicte des questions et des réponses. Je refuse d'écrire. Les yeux me brûlent. Même en les fermant. Je sens des points de feu dans les paupières.

« Écris : « A cette séance « conspirative » ont pris part « Bratiano, Maniu, Burton Berry, Mihai Farcasanu, « Vintila Bratiano, Mircea Ioanitziu.... »

Il continue. Des noms, des noms. Plus de cinquante. Je murmure :

« Toute une salle, quoi ! »

L'homme-rat hurle :

« Que veux-tu dire ?

— Que toutes ces personnes suffiraient à remplir une grande salle. Pour une séance « conspirative », nous étions plutôt nombreux. »

J'arrive maintenant à penser même sous les coups qui pleuvent sur moi. Ils veulent détruire toute l'opposition, attaquer le roi lui-même. Mon rôle dans la pièce : donner des déclarations pour permettre l'arrestation des principaux chefs politiques. Lors d'une éventuelle note de protestation alliée, mes déclarations pourraient toujours servir.

Ils me frappent toujours. Je crie :

« Je ne signe rien, rien. »

On me conduit dans une cellule plus petite et sans planche pour s'étendre. Du ciment par terre. Il fait très chaud. Je m'accroupis sur le ciment. La porte s'ouvre :

« Tu n'as pas le droit de t'asseoir. T'appuie pas. Reste debout ou promène-toi. »

L'éclairage est moins violent. Le ciment est mouillé.



Je suis de nouveau dans le bureau. Le jeu des réflecteurs recommence.

« Nous avons ici des déclarations de Tetu certifiant

que tu as établi la liaison entre lui et Radescou. Tiens, tu les vois. Comment as-tu connu Tetu ?

— Nous avons été camarades de Faculté.

— Tu sais que Radesco n'avait pas la permission de voir des personnes politiques ?

— Tetu n'était pas une personne politique.

— A ton avis le chef actif d'une organisation subversive n'est pas un homme politique ?

— Quelle organisation subversive ?

— L'organisation T, dont tu as déclaré avoir fait partie. »

Je respire. La déclaration que j'ai dû signer après la piqûre. Cela aurait pu être plus grave.

« Tu es devenue muette ? »

Je me suis mise à rire.

« Ta gueule. Il n'y a pas de quoi rire, espèce de putain ! Tu as reconnu dans ta déclaration avoir exécuté les ordres de Tetu et avoir prêté serment devant lui. »

Moi, prêtant serment devant Tetu, le tableau est irrésistible. Je ne sens plus la douleur de la jambe, de la cuisse, des bras. Je ris presque de bon cœur.

L'homme-rat se dirige vers moi. Il prend soigneusement ma tête entre ses deux mains et se met à la cogner contre le mur. Dans ma bouche, le goût de sang. Je suis par terre. Quelqu'un hurle :

« Elle est folle à lier. »

L'homme-rat sort de son tiroir la même manche. Je ne sais plus rien....



Je gis sur la planche. Iulisca est venue se mettre près de moi. Elle pleure. C'est la première fois que je la vois pleurer. Elle tient ma main et la serre chaque fois que les pas semblent vouloir s'arrêter devant la porte. Puis elle commence à me faire des signes. Elle veut me

parler. Elle met ses deux mains sur le ventre puis me montre du doigt le couloir. Elle dirige ensuite le doigt vers moi. Elle tient maintenant entre les mains une bouteille imaginaire et fait semblant de boire, boire. Ses yeux s'agrandissent, terrifiés. Je lui fais un signe interrogatif. Je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre. Elle essaie l'alphabet des muets. Je n'aurais jamais cru qu'un jeu appris au jardin d'enfants puisse me servir à un pareil moment, et surtout pour de pareilles confidences. Je la suis avec difficulté. Elle doit connaître très peu le roumain et estropie les mots : gardiens... boivent ; n'ont pas la permission... quitter la prison... après le départ du personnel d'enquête.... Elle s'est mise à trembler, n'arrive pas à continuer. Elle repose une main sur son ventre, me désigne obstinément de l'autre.

Il fait brusquement très chaud dans la cellule. Je me lève d'un bond. Je prends ma tête entre les mains, je fais deux pas, j'arrive à la porte. Je me retourne, refais quatre pas, arrive au mur, me retourne, refais quatre pas, arrive à la porte, me retourne, fais quatre pas arrive au mur, me retourne....



La nuit passe plus difficilement. Je n'arrive pas du tout à dormir.

La porte s'ouvre, deux gardiens me tirent par la main. Dans le bureau d'enquête. L'homme-rat n'est pas là ; les autres non plus. Seulement des gardiens et, sur la table, des bouteilles d'alcool.



Je comprends maintenant le tremblement hystérique de Iulisca. Où l'a-t-on emmenée ? Dans une autre cellule ?

Les enquêtes. La nuit quand le personnel d'enquête

est parti. Ceux qui sentent l'alcool. Ceux qui n'ont pas la permission de quitter la prison....



Autre enquête. Mes pieds sont lourds. Comme si je portais des chaînes.

« Écris, écris :

« Que Radesco est le chef du complot ;

« Que Maniu est le chef du complot ;

« Que Bratiano est le chef du complot ;

« Que les Américains sont les chefs du complot ;

« Que les Anglais sont les chefs du complot. »

Je hurle :

« Pourquoi ne pas écrire plutôt que les détenues politiques sont à la disposition des gardiens ? »

Gifles, coups. Les revolvers braqués sur moi.

« Les Russes t'ont demandée pour l'enquête.

— Ils sont peut-être plus civilisés que vous !

— Tu iras en Sibérie.

— *Scânteia* dit que la Sibérie est très belle.

— Nous te tuons sur place.

— Faites-le, mais faites-le donc ! J'en ai assez, assez ! »

L'homme-rat donne des coups de poing sur la table.

« Signe.

— Non. »

On me traîne dans la cellule avec du ciment par terre. Je ne tiens plus sur mes pieds. Je m'écroule.



Je reviens à moi dans le bureau. Deux hommes me relèvent et me soutiennent.

« Écris, écris : « Je déclare sans être contrainte que :

« J'ai voulu tuer Ana Pauker ;

« J'ai voulu tuer Gheorghiu-Dej ;

« J'ai voulu tuer Bodnaras ;

« J'ai voulu tuer Teohari Georgesco ;

« J'ai voulu tuer Vasile Luca. »

— Vous ne croyez pas qu'il y en a un peu trop ? »
Gifles.

« Toutes les réactionnaires de ton calibre seront bientôt en prison.

— Ça, c'est une prison ou une maison close ?

— Nous te tuons sur place.

— Mais je ne demande que cela. Je vous en prie, faites-le. »



Jours et nuits. Nuits et jours. Combien en est-il passé ? Les enquêtes de nuit continuent. Le jour, les visites de l'homme au regard doux. Quel est le rôle de l'homme au regard doux ?

Depuis deux jours, ils sont plus nerveux encore.

« Signe, signe. »

Maintenant, plus rien au monde ne pourrait me faire signer. Tout m'est égal ! La nuit, le même cauchemar toujours le même. Rarement je rêve que je suis morte et je me sens légère, légère. Quand je suis réveillée, j'entends des cris, des coups de fusil. J'ai surtout peur des pas. Quand ils s'approchent. Quand ils s'arrêtent devant la porte.

De nouveau, l'homme au regard doux. Il m'apporte un verre de lait.

« Dans deux jours tu partiras.

— Où ?

— Tu le verras ! »

Du lait, un morceau de pain. J'avale le lait, mais n'arrive pas à mâcher le pain. Mes dents branlent. On continue à me traîner, nuit après nuit, à l'enquête. Les mêmes questions. Je ne réponds même plus. Les insultes, les revolvers, les gifles, les coups, la manche,

la tête contre les murs, tout le temps contre les murs : égal, tout cela m'est égal !

Un soir l'homme-rat :

« Si tu te mets à raconter des choses au procès, tu repasseras par ici. On te soignera encore mieux. »

« Procès ». Je tressaille. La première éclaircie. Il y aura un procès. Je pourrai parler.

Est-ce que je pourrai tout dire ?



Enfin une douche. J'ai pu prendre une douche. Je demandais, chaque fois que l'homme au regard doux entrait dans la pièce :

« Je voudrais une douche. »

Pourquoi me l'a-t-il accordée maintenant ? A cause du procès ?

Je suis seule dans une grande pièce qui sent mauvais. Le ciment est glissant. Une fenêtre opaque. Bruits d'autos. La rue. Des hommes qui vont, viennent, sont libres d'aller et venir. Des voix devant la fenêtre.

Je me lave. J'ai la gale.

Je voudrais regarder dans la rue, je voudrais regarder dans la rue. J'enfile la salopette. Je frappe contre la vitre avec mon soulier. Éclats. Je vois la rue. Dans des charrettes, des soldats qui doivent revenir du front. Une charrette est arrêtée devant la fenêtre. Un soldat me lance :

« Tu es Allemande ? »

Il doit croire que seuls les Allemands peuvent être arrêtés.

Je me mets à pleurer et n'arrive pas à lui répondre. Le gardien entre, me voit pleurant devant la vitre cassée, ne crie pas, dit seulement en me tirant par la main :

« Allez, viens ! »

Je traîne mes pas dans le couloir et je pleure toujours. Le gardien ne me bouscule pas. Je crois que je ne pourrai jamais plus m'arrêter de pleurer.

« Tu es Allemande ? »



Une autre enquête. Dans le bureau, des figures inconnues. Un homme me jette ma robe.

« Enlève ta salopette. »

Je m'habille difficilement devant eux. Ils me regardent avec une drôle de haine. Mon bras droit est violet. Le dos me fait mal. Même le fait de mettre ma robe ne me réjouit pas. Elle appartient à un autre temps, à un autre monde. Je ne serai plus jamais de ce monde-là. Pourquoi ne m'ont-ils pas fusillée, pourquoi ?

Une nuit sans enquête. La nuit suivante la porte s'ouvre.

« Viens. »

Nous sortons dans la cour. Un bandeau sur les yeux. La voiture. Les mêmes revolvers dans les côtes. Et, comme à l'arrivée, nous roulons interminablement. Où m'emmène-t-on ?

II

L'AGENT m'enlève le bandeau. Je suis dans le même bureau à l'Intérieur. Combien de temps est-il passé depuis que j'y suis venue pour la première fois ? Un mois ? Plus ? moins ? L'homme blond n'est plus là. L'agent qui m'a conduite tend au fonctionnaire mon sac. Inventaire. Je suis remise avec papiers en règle par le Service secret au ministère de l'Intérieur. La prison en forme d'étable était donc le Service secret.

Je passe dans une autre pièce. Je suis déshabillée et fouillée par une femme. Maintenant, ils me font descendre l'escalier. Vers le cachot ? Les militaires me remettent à une autre garde. Nous prenons un couloir.

« C'est ici. »

Une cellule deux fois plus grande que celle du Service secret. Une vieille femme par terre qui bave. Une autre entre deux âges étendue sur le lit. La cellule a un lavabo. Je me précipite et je tourne le robinet. De l'eau, enfin de l'eau qui coule fraîche. Je me lave, je bois, je me lave.

J'ai l'impression que je ne me laverai jamais assez !



Je fais les cent pas dans la cellule en boitillant. Toute la douleur s'est concentrée dans la cuisse droite, que je n'arrive plus à toucher sans crier. Nous parlons en chuchotant. Les deux femmes — la mère et la fille — **sont** Russes. La fille parle allemand, et j'arrive à comprendre ce qu'elle raconte. Elles se sont enfuies

d'Odessa. Pendant les crises d'épilepsie de la mère, je recule dans un coin. J'ai peur qu'elle ne nous étrangle toutes les deux. Elle paraît vraiment folle, bredouille des phrases incompréhensibles, où les noms de Staline et de Hitler reviennent fréquemment, hurle, s'arrache les cheveux, se roule par terre, saisie de convulsions. Les gardiens ouvrent la porte pour mieux contempler la scène, qui semble prodigieusement les amuser. L'un d'eux s'avance dans la cellule, et la vieille attrape avec ses doigts de squelette un pan de son pantalon et tire, tire. Malgré les coups, les gardiens arrivent difficilement à dégager leur camarade. Toute la force de son corps, la vieille femme semble l'avoir concentrée dans sa griffe, qui saisit tout ce qui est à sa portée.

Les gardiens ont fermé la porte. La vieille femme gît toujours par terre, l'écume aux lèvres.



Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. La vieille a eu deux crises. Je sens sa folie me gagner petit à petit et, quand elle se met à hurler, j'ai envie de l'accompagner en sourdine. J'attends l'enquête qui ne vient pas. Toutes les heures, je mets ma tête sous le robinet, et je laisse l'eau froide couler, couler. Cela devient bientôt une obsession. Au premier cri de la vieille, cri qui annonce une crise, je me précipite vers le lavabo.

Peu à peu, je vois l'aube pointer. Des pas dans le couloir. La garde est changée. Quelques minutes plus tard, j'entends des coups sourds dans le mur. La Russe se précipite et colle son oreille contre le mur. Elle écoute, puis me fait signe de venir. Une voix d'homme dit en allemand :

« Il y a une nouvelle chez vous ? »

Je réponds en roumain :

« Oui, que se passe-t-il dehors ? »

— Je ne sais pas. Comment vous appelez-vous ?

— Adriana Georgesco.

— Vous ? C'est à cause de vous que je suis ici. »

Je me sens brusquement couverte d'une sueur froide. Qui est-ce ? Ai-je donné son nom ? La piqure ? Sa voix m'est totalement étrangère.

« Mais qui êtes-vous ?

— Ion Marinesco.

— Je ne vous connais pas.

— Moi non plus. Je passais dans la rue lorsqu'ils vous ont arrêtée. Vous m'avez appelé et.... »

Des pas dans le couloir. Ils s'arrêtent devant la cellule d'où venait la voix. Ils ouvrent la porte, entrent. Nous ne pouvons plus parler.

Je me précipite vers le lavabo. Je laisse l'eau couler sur mon visage, mes cheveux, mes bras. Les cercles jaunes s'étaient remis à tourner devant mes yeux.

Je l'avais pris pour Horia. Je l'avais appelé. Ils l'avaient arrêté à cause de moi. Combien de temps s'est-il passé depuis ? Depuis quand est-il là ? Cela est absurde, absurde. Il n'est pas coupable. Mais comment le leur faire comprendre. Pas coupable, pas coupable !

J'ai dû crier, car la vieille a levé son visage vers moi et ricane.

Personne ne peut rien faire. C'est absurde, tout cela est absurde.



Dès que le silence se fait dans le couloir, je cours vers le mur et j'appelle, je frappe, j'appelle. Ion Marinesco ne répond plus. L'auraient-ils emmené ? Où l'auraient-ils emmené ? J'ai juste le temps de faire un saut pour m'écarter du mur. La porte s'est ouverte. Les gardiens nous apportent la soupe. La vieille lape comme un chien le liquide jaunâtre qui coule sur son cou, son menton,

ses mains. Sa fille, assise à mes côtés sur le lit, la regarde presque avec indifférence et dit :

« Ils nous ramèneront chez nous. Tu sais ce que cela veut dire : rentrer là-bas ? »

Je fais un signe affirmatif et essaie de la faire taire.

« Non, tu ne sais pas. Tu ne peux pas savoir. Personne ne peut savoir. La vie libre là-bas, c'est pire que la prison ici. J'aimais trois êtres : mon mari, il a disparu ; ils sont venus le chercher un soir, il doit être dans un camp ; mon frère : les Allemands l'ont tué et, celle-là, ma mère... tu vois bien.

— Tu n'as pas peur de parler ainsi ?

— Peur ? Non, je n'ai pas peur. J'en ai assez d'avoir peur. Ils vont quand même me tuer !

— Peut-être ne te tueront-ils pas ?

— Tu parles comme une communiste. Comme une naïve. N'es-tu pas communiste ?

— Si j'étais communiste, je serais libre.

— Voire. Tout le monde le croit au début. Je l'ai cru aussi. J'ai lutté pour eux. Ce serait trop long à t'expliquer. J'étais institutrice.

— Écoute, tais-toi. Ils peuvent peut-être nous entendre.

— Je t'ai déjà dit que j'en avais assez d'avoir peur. Encore une de leurs grandes découvertes : la peur ! Peur de parler trop, peur de ne pas parler assez, peur de parler en rêvant, peur des étrangers, peur de tes enfants, peur de ton mari, peur de toi-même. C'est cela qui est le plus fort : peur de toi-même. J'ai décidé depuis mon départ d'Odessa de ne plus avoir peur. Je dis tout ce qui me passe par la tête. Tout, à tout le monde. »

Elle se penche sur moi et me dit mystérieusement :

« J'ai découvert une chose : si je n'ai pas peur, je suis libre. Même ici, ils ne peuvent rien contre moi,

rien. Si tu sors jamais d'ici, tu peux dire à tout le monde que tu as connu Varvara, celle qui n'a plus peur. Cela deviendra de plus en plus rare, quelqu'un qui n'ait pas peur. Tu peux leur livrer mon secret. Dis-leur : « Varvara a découvert le secret de la liberté. » Tu te rappelleras, n'est-ce pas ? tu leur parleras ainsi, Varvara.... »

Elle est de plus en plus excitée et parle fort. La vieille, de son côté, s'est mise à hurler en demandant la mort de Staline et de Hitler. Elle prépare une crise. Varvara qui n'a plus peur....

Mécaniquement, je me redresse et je mets ma tête sous le robinet. Je laisse l'eau couler, couler....



Mes dents branlent. Pendant les crises d'épilepsie de la vieille, je me mets à trembler, et mes dents s'entrechoquent avec un bruit sec. Varvara est tombée dans un état d'apathie totale.

Je me rapproche d'elle et veut la consoler :

« Tu verras, un jour, tout cela changera. »

Elle hoche la tête et me dit d'une voix atone :

« Il n'y aura pas de lendemain. »

Si, il y aura des lendemains. Il y aura le procès. Que se passe-t-il dehors ? Pourquoi ne m'appellent-ils plus à l'enquête ? Deux jours que je suis ici ; j'y suis depuis deux jours.

Je voudrais ouvrir la fenêtre, mais elle est fermée hermétiquement. La cellule est remplie d'une odeur nauséabonde. La vieille ne peut aller aux cabinets et fait ses besoins sur le ciment. Les gardiens ne nous permettent pas de nettoyer, et les excréments s'amoncellent.

J'ai tout le temps envie de vomir....



La porte s'ouvre. Deux gardiens me font signe de les suivre. Nous allons. Nous rentrons dans un bureau, où un homme signe des papiers.

« Transférée à la cour martiale. »

Je suis remise à deux soldats, qui me font descendre les escaliers. Je croyais qu'ils m'emmenaient à l'enquête, et je n'ai pas dit adieu à « Varvara qui n'a plus peur ».

Lorsque nous sortons dans la rue devant le ministère, je me rappelle cette phrase qu'elle m'a dite en haletant : « J'ai découvert le secret de la liberté. »



Les soldats me font monter dans un camion et sautent derrière moi. Dans le camion, une trentaine de personnes. Je reconnais quatre camarades du *Viitorul* et dans un coin Tetu, qui crie :

« Adriana ! »

Les agents hurlent :

« Vous n'avez pas la permission de parler entre vous. »

Le camion démarre.

Tous les garçons me regardent fixement en serrant les dents. Je dois avoir une figure de déterrée. Leurs yeux sont remplis d'effroi. Nous sommes tellement occupés à nous parler par les yeux que nous ne jetons que des regards distraits aux rues que nous traversons, aux gens que nous croisons et qui s'arrêtent sur place pour nous regarder.

Nous passons près d'une horloge : 6 heures. Il fait une chaleur lourde, accablante. Quelque part, un orage doit se préparer.

Le camion s'arrête. Nous sommes à la cour martiale. Un soldat m'aide à descendre et me conduit à un bureau,

sur la porte duquel il est écrit : « Commandant de la cour martiale. »

Un colonel, derrière une table, me regarde et demande d'une voix neutre :

« Vous étiez le chef de cabinet du général Radesco ?

— Oui. »

Il écrit quelque chose sur la feuille que lui tend un des agents du Service secret qui demeure debout derrière sa chaise.

« Au revoir, mademoiselle. Je vous remercie. »

D'une prison à l'autre, le ton a changé brusquement. Les soldats m'emmènent dans la cour. Les garçons sont alignés deux par deux. De chaque côté de la file, des soldats armés. Le soldat qui m'accompagne me fait entrer dans la file :

« Ici, mademoiselle. »

Je suis à côté d'un homme âgé, aux traits tirés. Nous traversons la cour. Pendant que nous marchons, l'homme à mes côtés dit :

« Je suis Antim Boghea, socialiste. »

Le soldat n'a pas un geste pour nous faire taire. L'homme continue :

« C'est bien vous Adriana Georgesco ? »

Je murmure :

« Oui.

— Vous boitez. Ils vous ont battue ?

— Oui.

— Moi aussi.

— Qui sont les autres ?

— Je ne sais pas, nous les connaissons. »

La file s'arrête devant une barrière de barbelés. Ce doit être la ligne de démarcation entre la caserne et la prison. Un soldat ouvre la barrière et nous fait passer un à un. Nous entrons dans une grande pièce, avec une trentaine de lits. Les garçons se précipitent les uns vers les autres

et demandent : « Qui êtes-vous ? Mais vous, et vous ? »

Un soldat vient vers moi :

« Mademoiselle, si vous voulez bien passer à côté. »

Je n'ai pas eu le temps d'apprendre les noms de tous les garçons. Je leur dis bonsoir, et je suis le soldat dans la pièce d'à côté. C'est presque une chambre, avec un vrai lit, des draps propres et une fenêtre grillagée donnant sur la rue. Je me précipite à la fenêtre. Un tramway passe tout près et je peux voir les silhouettes s'agiter à l'intérieur. Je vois aussi les gens entrer et sortir de la boutique d'en face.

Je ne sais combien de temps je suis restée à la fenêtre à écouter la rue bouger, vivre.

J'éteins la lumière et me couche, pour la première fois, depuis combien de temps, dans un vrai lit. Les soldats montent la garde devant la caserne. J'ai brusquement un grand sentiment de sécurité, et je m'endors très vite.



Le lendemain, les soldats viennent me chercher pour les empreintes. Un agent m'introduit les mains jusqu'au poignet dans une substance noire et dit en les retournant :

« Ce ne sont pas des doigts mais des fils de fer.

— Faites une cure au Service secret, et vous les aurez pareils. »

Il ne dit rien et me tend un torchon imbibé d'essence, avec lequel j'essaie en vain de frotter mes mains et les faire revenir à une teinte naturelle. J'y renonce bientôt et fais signe au soldat que je suis prête.

Il me dit en me reconduisant :

« Pendant la journée, vous pouvez vous tenir dans la chambre des garçons. »



Lorsque j'entre dans la pièce, je trouve les garçons riant aux éclats. L'un d'eux saute en l'air et tient des

journaux à la main. Un camarade de la rédaction me fait asseoir :

« Installe-toi commodément pour pouvoir mieux savourer le beau conte à dormir debout que nous allons te lire. Écoute : *România libera* du 30 août :

« *Sensationnelle découverte de l'organisation terroriste et fasciste T. Nombreuses arrestations parmi les jeunesses libérales et nationales-paysannes. La responsabilité politique des chefs des deux partis historiques. L'organisation T poursuivait la suppression des chefs du gouvernement et des chefs démocrates. Découverte de matériel de propagande fasciste. Les terroristes ont fait des aveux. Le rôle du général Radesco.* »

Un autre me tend le journal.

« Regarde bien la photo. »

Une photo sous des titres en gros caractères :

La typographie et le dépôt d'armes et de munitions de l'organisation T.

« Des armes, des munitions ?

— Au procès, il nous sera facile de démontrer que ce ne sont pas nos armes. Ils viennent de prendre nos empreintes. Ils n'ont qu'à les comparer à celles relevées sur les armes. »

Un garçon monte sur une chaise et réclame le silence :

« Quant aux armes, je vais vous raconter une très belle histoire, et ce qu'il y a de mieux vraie. Lorsqu'ils sont venus m'arrêter, ils ont mis la maison sens dessus dessous. Il y avait quelques manifestes dans un coin, mais cela ne leur a sans doute pas semblé suffisant. Ils ont donc continué à fouiller partout. Finalement, ils ont trouvé dans le hall deux cendriers. »

Nouveaux éclats de rire. Le garçon gesticule pour imposer le silence.

« Deux cendriers, oui ! Pendant les bombardements, je

quittais la ville avec un ami qui avait une auto. Dans les champs, tout autour de Bucarest, nous avons trouvé des grenades à main explosées. J'en ai ramenées deux chez moi et les ai transformées en cendriers. Les agents les ont emportés. Corps du délit. S'il n'y avait pas eu les interrogatoires, les enquêtes, toute cette histoire serait vraiment une pure rigolade ! »

S'il n'y avait pas eu les enquêtes au Service secret....

Un autre garçon demande le silence et lit à son tour.

« La mise en circulation de manifestes clandestins de caractère fasciste et d'une feuille de propagande intitulée La Flamme laissait, depuis quelque temps déjà, deviner l'existence de groupes politiques ayant une activité subversive clandestine. »

« A la suite d'enquêtes et d'arrestations, les autorités démocratiques ont découvert la « typographie conspirative » où cette organisation imprimait les feuilles fascistes. Le matériel typographique, le matériel imprimé, ainsi que les aveux des inculpés ont fait la lumière autour des plans d'activité de cette organisation et des complicités politiques. Cette organisation poursuivait la suppression des membres du gouvernement par des moyens terroristes. Les terroristes ont avoué qu'ils voulaient tuer le président du Conseil, Petre Groza. Le chef de l'organisation, Remus Tetu, a déclaré avoir reçu les instructions directement du général Radesco. Tetu rédigeait le journal clandestin La Flamme, tiré de 1 500 à 2 000 exemplaires dans son « domicile conspiratif ». »

Je suis gagnée par le fou rire général, et je dis à Tetu :

« Écoute, mon vieux, il faudrait s'entendre : 1 500 ou 2 000 exemplaires, cela fait une petite différence. »

Tetu ne semble pas goûter la plaisanterie et hausse les épaules.

Le garçon continue à lire :

« Il est intéressant de remarquer que les déclarations de Maniu ont été imprimées sur la même ronéo du type Boston »

que La Flamme. Le recrutement des membres de l'organisation était faite d'après le système des gardes de fer, avec des serments mystiques dans un cadre mystérieux. Les membres de l'organisation qui n'étaient pas fidèles au serment devaient être fusillés. »

« Mais, Tetu, tu deviens un personnage très important. Je me vois me mettant à genoux devant toi et prêtant serment. Cadre mystique. Tu portes un masque, et je baise le pan de ta robe sacrée. »

Celui qui a parlé ainsi est étendu sur un lit et rit aux larmes. Et comme Tetu ne répond pas :

« Mais pourquoi diable montent-ils toute cette affaire de terrorisme autour d'un simple manifeste ? La presse ne parle plus que de T. Un soldat vient de me dire que chaque émission de la Radio commence par ces mots : « T signifie Terreur. »

— Ils sont ridicules, intervient un autre. A quoi cela peut bien leur servir ? Il y aura les élections, et ils ne pourront plus rester au pouvoir. »

Antim Boghea l'interrompt :

« Ne nous réjouissons pas trop, et surtout ne soyons pas aussi optimistes. S'ils font tant de bruit autour d'un manifeste assez — ne te fâche pas Tetu —, assez puéril, et en tout cas ne contenant rien de grave, ils se donneront probablement encore plus de peine pour les élections, qui n'auront peut-être de libres que le nom. Vous êtes tous encore des enfants. Je suis un vieux socialiste, et je connais bien leurs méthodes. Lorsqu'ils en ont eu besoin, ils ont monté de grands procès, sans même avoir le prétexte d'un manifeste. Il ne serait pas exclu que toute cette affaire soit montée en vue de la conférence internationale qui doit s'ouvrir à Londres le 11 septembre. Les Russes veulent probablement démontrer aux Alliés que le seul parti vraiment démocratique de Roumanie est le parti communiste. Quant aux autres, ils sont tous du type